

Michel Forestier



Manuel d'écologie du travail

Viatique pour les temps qui viennent

Michel Munier nous tourne le dos. Il écrit.
La caméra glisse au-dessus de son épaule et découvre cet aphorisme
« On est dans ce qui s'en va »

Le Chant des forêts

On pourrait aussi l'écrire ainsi, lui réponds son fils
« On nait dans ce qui s'en va »

En hommage à Michel, Vincent et Simon qui cherchent
dans la sublime beauté de l'en-deçà sauvage,
l'au-delà de la ligne

Je dédie ce livre à Marie et Thibault, mes chers enfants, à June, Suzanne et Abel, ma joyeuse troupe de
petits enfants, qui vivront sur la ligne et j'espère, la franchiront.

Le dessin de couverture m'a été offert par Levalet, mon gendre, que je remercie ici. Son carnet
d'œuvres est consultable sur <https://www.levalet.xyz/>

J'ai rédigé ce texte en 2017, puis l'ai abandonné quelques années. L'ayant récemment relu, j'ai découvert qu'il n'avait pas pris de rides, qu'il reste donc inactuel et à ce titre utile à ceux qui veulent comprendre ce qui nous arrive et réfléchir aux chemins que nous pourrions emprunter pour nous réconcilier avec le vivant, que seule notre terre a su accueillir.

J'ai décidé de mettre en ligne ses différents chapitres sur mon bloc-notes « Penser le travail autrement » qui depuis 2014 me sert d'atelier de réflexion et d'écriture.

Il existe aujourd'hui sous forme de deux fichiers, comme livre imprimable et comme livre électronique. Je les propose librement en téléchargement à tous ceux qui voudraient le consulter.

Mon seul souhait, c'est qu'il permette de poser un regard apaisé sur le travail, d'éloigner les idéologies qui le cernent de toute part et le défigurent, pour le replonger, rajeunie en quelque sorte, dans son sens anthropologique et sa longue histoire, aussi longue que la nôtre. Ma conviction, c'est que c'est la condition sous laquelle nous pouvons espérer trouver les voies d'un futur désirable pour ceux qui après nous vivrons.

A l'attention de ceux qui sont attachés à la forme papier du livre, j'ai imprimé quelques exemplaires que je peux proposer à prix coutant (impression et frais d'envoi), avec une dédicace pour eux-mêmes ou pour ceux à qui ils souhaiteraient l'offrir. Pour en passer commande, il suffit de me contacter [par l'intermédiaire de mon site](#).

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| C'est quoi ce travail !..... | 5 |
| La technicité du travail..... | 11 |
| Subordination et hiérarchies au travail..... | 17 |
| La nature escamotée du travail | 23 |
| L'hydre productiviste..... | 29 |
| Pour une civilisation de la nature habitée..... | 35 |

C'est quoi ce travail !

Dis donc, je viens d'apprendre que le mot « travail » venait du bas-latin « tripalium » et que c'était le nom donné au Moyen-âge à un instrument de torture...

Oui, c'est l'étymologie la plus communément reprise, mais elle est douteuse. L'instrument existe bel et bien, et son nom aussi. Il servait à attacher les hommes que l'on soumettait à la question. En revanche, rien ne permet d'établir le passage de ce mot au verbe de l'ancien français « travailler », à partir duquel a été formé « travail ». Il supposerait des dérivés intermédiaires qui ne sont pas attestés. En fait, d'autres hypothèses sont formulées par les linguistes. Certains le font remonter au latin « trabs » qui signifie « poutre » et a donné « entraver », d'autres à une racine consonantique indo-européenne R-B/V que l'on retrouve par exemple en allemand (aRBeit), en espagnol (tRaBajo), en russe (RaBot) ou en français (tRaVail).

Alors que les experts laissent ouvertes plusieurs possibilités, la voix populaire n'en retient qu'une. Ce succès nous renseigne plus sur la conception doloriste du travail qui prévaut dans nos sociétés que sur l'origine du mot. Aussi, je te propose de laisser de côté cette étymologie hypothétique.

Indépendamment d'elle, comment le définirais-tu ?

Eh bien, je dirais que le travail, c'est ce qu'on fait pour gagner de l'argent

Voilà une bonne manière d'éliminer d'un coup un grand nombre d'activités humaines. Cet été, par exemple, quand tu as marché pendant un mois sur des chemins de grande randonnée, tu n'as fait qu'en dépenser. Le travail, ce serait donc cette activité particulière qui nous permet d'obtenir de l'argent, ce qui la différencie de toutes celles qui nous font en utiliser.

Mais l'argent n'est qu'un moyen, certes d'une infinie souplesse : avec lui, on a l'impression qu'on peut tout avoir, qu'il nous ouvre le monde. Et c'est assez vrai d'ailleurs : on peut s'acheter un croissant, aller au cinéma, inviter des amis au restaurant, visiter le Machu Pichu, ne rien faire... Mais ce n'est pas pour l'argent qu'on travaille, c'est pour le pouvoir qu'il nous donne, pour ce qu'il rend possible, à savoir notre vie telle qu'on aimerait la vivre.

Si tu veux dire que si on travaille, c'est pour vivre, et si possible bien vivre, je suis d'accord avec toi, sauf qu'il y a des gens qui vivent bien sans travailler

C'est tout à fait vrai. C'est ce que montre l'économiste Piketty dans *Le capital au XXI^{ème} siècle* : en Europe et en Amérique du nord, la frange la plus riche de la population gagne toujours beaucoup plus d'argent avec son argent qu'avec son travail. Ils peuvent tout à fait vivre bien mieux que quiconque et cela uniquement par leur capital. Mais comment l'argent peut-il produire de l'argent ?

Par exemple, en le déposant dans une banque, sur un compte bien rémunéré

Oui, mais cela ne fait que déplacer le problème, ça ne le résout pas. L'argent ne produit rien de lui-même. Dans l'exemple que tu donnes, pour en retrouver plus qu'au départ, il y faut deux conditions. La première, c'est de ne pas en avoir soi-même besoin pour vivre, sinon tu le consommeras et n'en disposeras plus. La seconde, c'est qu'il existe des gens qui en aient besoin et s'engagent, contre l'usage qu'ils vont en faire, à t'en redonner plus que tu ne leur en as confié. Cette dernière condition

en suppose toutefois une autre à laquelle nous ne pensons plus, car elle est devenue en quelque sorte « naturelle ». C'est que la société considère comme licite le fait que l'argent produise de l'argent. Cela n'a pas toujours été le cas, même en Europe. Au Moyen-âge, par exemple, l'usure était condamnée par l'Église au motif que le temps, nécessaire pour faire fructifier les intérêts, appartient à Dieu et non pas aux hommes. Mais l'esprit public a beaucoup changé et cette condamnation n'est plus de mise.

Il faut donc faire travailler son argent pour en avoir plus après qu'avant

Exactement, et il existe de multiples manières de le faire. Toutefois, elles se ramènent toutes à quelques grandes types : soit tu le prêtes avec intérêt, soit tu l'investis dans une entreprise et recueilles une part de son bénéfice, soit enfin, tu acquiers grâce à lui des biens, notamment immobiliers, que tu loues. Mais les utilisateurs de ton argent disponible n'en ont pas eux-mêmes suffisamment, sinon ils ne t'en demanderaient pas. Ce serait en effet absurde d'échanger de l'argent contre de l'argent. Il faut donc qu'ils trouvent, ailleurs et autrement, de quoi verser le surplus attendu par les détenteurs du capital. Ils ne peuvent le trouver que dans leur travail ou dans celui des autres. Faire travailler son argent, c'est finalement faire travailler tout court.

Mais revenons à notre sujet. Nous avons dit pour quoi nous travaillons : pour vivre et bien vivre, grâce à tout ce que l'argent permet d'avoir. C'est en cela que le travail est une nécessité. Mais cela ne dit rien de ce que nous faisons lorsque nous travaillons. Qu'est-ce nous pourrions en dire ?

J'avoue qu'il y a tellement de métiers où l'on fait des choses si différentes, que je ne vois pas trop ce qu'ils ont en commun

Ça ne m'étonne pas. Ce n'est d'ailleurs qu'à partir du XVIII^{ème} siècle qu'on s'est mis à désigner d'un même mot des activités aussi différentes que l'agriculture, la métallurgie, le transport, le commerce, la médecine ou l'hôtellerie. Ce qui fait l'unité de toutes ces activités, ce n'est pas ce qu'on y fait, c'est la destination de ce qu'elles produisent.

Je ne comprends pas

En fait, le travail est devenu le terme générique utilisé pour toutes les activités productrices de biens ou de services, mais à la condition que ceux-ci fassent l'objet d'une circulation monétaire, directe ou indirecte. Il existe deux cas de figures. Celui des entreprises qui produisent ou commercialisent des biens ou services, et celui des organisations publiques. Dans le premier cas, c'est la vente sur un marché qui fournit directement les ressources pour payer les salaires, dans l'autre c'est la puissance publique qui les apporte, à partir des impôts qu'elle aura collectés.

Oui, mais alors, s'il n'y a pas de circulation monétaire, il n'y a pas de travail

C'est la conséquence logique qu'en a tiré la Comptabilité nationale. Elle n'enregistre pas, pour cette raison, l'apport économique du travail domestique, ni du travail bénévole qui peut être réalisé dans les mouvements associatifs. Cela montre que la définition contemporaine du travail conduit à la fois à désigner d'un même mot un très grand nombre d'activités productives différentes et à en oblitérer d'autres. Cette oblitération n'a pas qu'une conséquence économique, mais aussi symbolique puisqu'elle dévalorise, au sens propre et figuré, toute activité n'entrant pas dans le champ des échanges, même si son utilité sociale est manifeste.

Mais comment pourrait-on le définir si l'on ne veut pas de cette conséquence ?

En fait, le travail tel qu'on le désigne et le voit aujourd'hui est une construction sociale récente au regard de la vie des hommes. Depuis l'origine, notre espèce, pour subsister et se développer, a dû travailler, même si le mot pour le dire est récent. C'est ce sens originaire, anthropologique, qu'il faut retrouver pour mieux comprendre ce qu'on en a fait. Cela oblige d'abord à en distinguer deux types. Le premier, je l'appellerai le travail naturant. Il consiste à tirer de la nature qui nous environne les éléments matériels qui nous permettent de vivre : de quoi manger, nous vêtir, nous loger, fabriquer des outils, etc. Mais aussi, il faut y classer tous les travaux de transformation de cette matière par lesquels nous lui donnons les formes qui nous conviennent. Il est naturant car il nous permet de construire nos propres conditions matérielles de vie, en forte autonomie vis-à-vis de notre milieu naturel. C'est grâce à cette capacité productive, ingénieuse, que nous n'avons pas eu besoin, contrairement à toutes les autres espèces vivantes, de mutation pour occuper de nouvelles niches écologiques : nous pouvons vivre sous les tropiques, dans le désert, au pôle nord. Nous avons même pu aller sur la lune et en revenir.

Mais quel est donc le deuxième type ?

C'est le travail socialisant, c'est-à-dire celui que nous faisons non pas en exploitant la nature et la transformant, mais en nous occupant du bien-être des autres. Le travail domestique, dont on a parlé tout à l'heure, en est un exemple emblématique. Il est aussi ancien que la chasse ou la cueillette, mais on ne parle guère de lui comme travail. Peut-être parce que ce sont les femmes qui l'ont le plus souvent assuré ? Si l'on veut distinguer proprement les activités qui sont les nôtres, il faut réserver le mot travail aux activités sociales, c'est-à-dire celles que l'on ne fait pas que pour soi. Prenons un exemple simple : si je coiffe ma fille, je travaille, mais pas si je me coiffe car alors, je ne m'occupe que de moi. Le travail domestique, c'est celui que j'assure pour ceux qui me sont chers, ma famille, ma tribu ou mes amis... Ce travail, il est consubstantiel à notre espèce, car il a fallu, dès l'origine, que, dans les groupes humains, certains s'occupent des bébés et des enfants pour leur soin et leur éducation. Il est socialisant, car c'est à travers lui que transite une grande partie de la socialisation des hommes.

En fait, ce travail socialisant, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui les services ?

Oui. Sauf qu'il les englobe et les dépasse, puisque le travail bénévole et le travail domestique en font partie. Avec le sens actuel du mot travail, exactement la même activité peut être considérée dans certains cas comme travail, et dans d'autres non. Par exemple, si je me fais transporter à la gare par un taxi ou si c'est un ami qui m'emmène, dans un cas il y a échange économique et donc travail, dans l'autre pas. De même si je garde ma fille à la maison, je ne travaille pas, mais si je paie une baby-sitter, celle-ci travaille. Ma conviction intime c'est qu'en imposant l'échange monétaire comme pierre de touche du travail, on se crée un handicap pour le comprendre et comprendre les faits sociaux et écologiques qui lui sont associés. Mais nous verrons cela plus tard.

Donc le travail, c'est faire ou produire ce qui nous permet de vivre et, si possible, bien vivre ensemble. Gagner de l'argent est seulement la forme dominante qu'il prend aujourd'hui

Oui. Acquérir de l'argent est en effet le but qu'on poursuit quand on cherche du travail et quand on l'exécute. Cela masque, sans pour autant les avoir supprimées, les formes de travail qui relèvent du partage et non pas de l'échange.

En fait, nos sociétés complexes nous font perdre de vue le fondement des choses. Pour saisir le travail dans sa nature première, il faut l'imaginer à la hauteur d'une petite communauté dans laquelle il n'y a pas d'échange économique interne. Prenons le cas d'une famille paysanne du début du XX^{ème} siècle. Certains de ses membres – souvent les hommes, mais pas toujours – vont s'occuper des travaux des

champs et des bêtes, de l'entretien et des réparations pendant que d'autres s'occuperont de la basse-cour, du ménage, de la cuisine ou d'aller sur le marché vendre des légumes ou des œufs et rapporter ainsi l'argent qui permet d'acheter ce que la ferme ne produit pas.

Effectivement, mais cette époque est révolue

Bien sûr. Mais c'est un exemple simple qui permet de prendre conscience de deux choses. La première, c'est qu'il n'y a pas que l'échange de biens et de services sur un marché qui permette d'organiser une société. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans toutes les entreprises : il n'y a pas non plus d'échange économique en leur sein, mais seulement une organisation du travail ; la deuxième, c'est que le même mot « travail » sert à désigner deux échelles de réalité différentes. Mais pour que tu comprennes ce que je vais dire, il faut que j'introduise deux notions linguistiques importantes, mais peu connues.

Dans les langues, il y a deux manières de passer de l'unité à l'ensemble. Dans la première, on part du un pour aller vers le tout ; dans la seconde on parcourt le chemin inverse. La seule que nous connaissions en français est la première. Elle consiste à ajouter un signe de pluriel à un singulier : une table, des tables. Mais il existe des langues qui utilisent le second mouvement, qui va de l'ensemble (on l'appelle alors un collectif) à l'unité, qu'on appelle un singulatif. C'est le cas du breton qui singularise un collectif en lui ajoutant le suffixe –enn. Cela permet de passer par exemple du bois (gwez) à l'arbre (gwezenn). S'effectue ainsi l'opération inverse qui est la nôtre de passage du singulier au pluriel par ajout du suffixe –s. Le même mouvement existe en anglais, avec « furniture » qui est un collectif (le mobilier) et « a piece of furniture » (un meuble), un singulatif.

Comprends-tu cette distinction ?

Oui, mais pas où tu veux en venir

Eh bien, le mot travail en français est le même pour désigner un singulatif et un collectif, d'où un grand nombre de confusion dans les échanges à son sujet. Par exemple, quand tu me parlais hier de ton travail de plongeur dans un hôtel-restaurant quatre étoiles, ce travail là, le tien, était un singulatif, mais lorsque l'on parle de division du travail, alors le travail dont il est question est un collectif. En effet, diviser le travail c'est supposer un ensemble que l'on peut décomposer. Il faut alors se poser la question de la communauté d'exercice de ce travail. Dans l'exemple de la ferme, parler de division du travail c'est faire référence à un travail global qui est celui de la famille paysanne et qui comprend du travail nurant et du travail socialisant qu'elle a individualisé pour le répartir. De même dans ton hôtel-restaurant, il existe un travail complet, celui qui est nécessaire pour rendre les services qu'il propose. Le tien n'en était qu'une parcelle comme l'était celui du cuisinier, du sommelier, de la lingère, du valet de chambre ou du voiturier. Et lorsqu'on parle de division internationale du travail, ne fait-on pas comme si il y avait un travail de l'espèce humaine, réparti entre les nations, leurs entreprises et leurs travailleurs ?

Maintenant que tu le dis, ça me paraît évident. Curieusement, je n'y avais jamais pensé avant. Mais au fond, qu'est ce que cela change de penser l'unité comme partie d'un tout ?

Beaucoup de choses. Notamment, cela permet de poser autrement la question du sens du travail, car celui-ci est alors d'abord à chercher du côté du tout. S'il n'en a plus au niveau de l'individu, c'est que sa division a abouti à le faire perdre. C'est un problème que connaissent bien les travailleurs à la chaîne.

Mais avant de poursuivre sur ces conséquences, il faut que j'apporte encore quelques précisions et distinctions. Le travail est un moyen, un processus. Mais il désigne aussi le résultat qu'il permet d'obtenir. Selon la nature et la complexité du processus, il exige des compétences différentes plus ou moins nombreuses et des travailleurs en plus ou moins grand nombre. En amont de ce résultat, je parlerai de division intérieure du travail, et en aval de division extérieure.

Lorsque le produit du travail est échangé, il passe par un marché et fait l'objet d'un prix de vente. L'usage est alors de parler de division sociale du travail, qui est toujours une division extérieure.

Mais restons pour l'instant au niveau de la division intérieure. Par nature, le travail au sens collectif est décomposable et distribuable. Cette décomposition et cette distribution est conventionnelle, c'est-à-dire qu'on peut procéder de différentes manières. On peut les réaliser avec comme objectif d'identifier au sein de ce travail des métiers complets et riches, afin que ceux qui les assurent y trouvent de l'intérêt, voire s'y épanouissent. Mais on peut avoir un autre objectif, de productivité par exemple, et réaliser des décompositions qui sont des activités et non plus des métiers. Mais pour parler de cela, il faut faire entrer dans la discussion une caractéristique essentielle du travail, dont pour l'instant nous n'avons dit mot : sa technicité. Ce qui fait d'ailleurs que le travail est propre à notre espèce.

Et donc, le travail domestique ne serait pas un travail ?



Carl Larsson, *La préparation des petits pois*, 1908

Illustration extraite de l'article du 29 mai 2014 : « [Le travail domestique, intime et clandestin](#) », consultable sur le bloc-notes « Penser le travail autrement ».

Ami lecteur, je te conseille de lire cet article avant d'aller plus loin. Il permet à partir d'un exemple simple et coloré de prendre la mesure de ce qu'est un travail acapitaliste et de ses effets sur la vie au travail !

La technicité du travail

Pourquoi dis-tu que le travail n'est qu'humain ? Ne dit-on pas aussi que les abeilles ou les machines travaillent ?

Au diable l'avarice, tu pourrais même ajouter Dieu à ta liste. N'est-ce pas ce qu'il aurait fait en créant la terre, le ciel et tous les vivants qui les habitent ?

Cela confirme que c'est un mot d'une grande plasticité qui se prête à de multiples usages, plus ou moins métaphoriques. Loin de moi de bannir cette polysémie qui est une richesse de la langue et de ses jeux. Mais si l'on veut se comprendre, dans une recherche sur ce qu'est le travail et ce qu'il peut ou devrait devenir, alors il faut préciser les sens dans lesquels on l'emploie et faire le tri parmi toutes ses acceptions possibles. Déjà nous l'avons distingué comme collectif ou singulier. Continuons dans cette voie.

D'abord, est-ce que les abeilles travaillent ? Il existe chez elles une division des tâches très claire entre les ouvrières et les soldats. En outre, on voit ces ouvrières, toujours au turbin, dans les forêts, les champs ou les prés, en train de butiner pour pouvoir rapporter à la ruche du miel. Il existe même un langage qui leur permet de communiquer entre elles pour se dire où sont les lieux de collecte. La ressemblance avec ce que nous faisons est donc grande, même troublante. Mais pour que cela soit un travail pleinement comparable au nôtre, il y manque au moins une chose fondamentale : depuis que les abeilles sont abeilles, elles n'ont jamais procédé différemment qu'aujourd'hui pour produire du miel. Notre travail, lui, est toujours technique et nous n'avons jamais cessé de le faire évoluer grâce à cela, à un rythme plus ou moins rapide : maîtrise du feu, invention de la céramique, du tissage, de l'écriture, de la roue... jusqu'aux centrales nucléaires ou les ordinateurs d'aujourd'hui.

Et les machines alors ?

Comme les travailleurs, elles produisent. Elles ont même des capacités que nous n'avons pas. Nous ne savons pas voler, ni produire des glaces sans elles. Mais produire n'est pas travailler. D'abord, contrairement aux abeilles, c'est grâce à nous qu'elles existent. Ce sont nos enfants matériels, conçus et construits par nous et notre intelligence collective. Mais cela ne suffit pas à distinguer leur activité productive de la nôtre. Il existe deux différences fondamentales : la première, c'est que lorsque nous travaillons, nous avons conscience de ce que nous faisons et de la raison pour laquelle nous le faisons, même lorsque nous ne sommes pas d'accord pour le faire. La deuxième, c'est que nous restons libres, même dans la contrainte, et pouvons refuser de travailler, ce qu'une machine ne fera pas, ou si elle le fait, on appellera cela, tout simplement, une panne.

Et Dieu ? C'est lui qui nous a créés, comme nous avons créé des machines ; il est conscient de ce qu'il fait et il était parfaitement libre de ne rien faire. Quant à la technique...

Eh bien, c'est là la grande différence avec nous. Quand, dans la *Genèse*, Dieu dit « que la lumière soit » et que la lumière fut, il fait là quelque chose d'extraordinaire, qui ne ressemble absolument pas à notre travail. Nous sommes bien plus besogneux et terrien que cela. Nous sommes incapables de créer, seulement par la parole. Il nous faut une équipe, des savoirs accumulés, des outils, des efforts, de la patience... Notre travail est aux antipodes de l'acte créateur divin. Quel homme peut dire : « que le téléphone portable soit » et qu'il sorte du néant pour arriver dans sa main ? Non, on ne saurait comparer le travail de Dieu au nôtre, même si on peut en rêver.

Au fond, si je te comprends bien, l'expression « travail humain » est un pléonasme. L'argument de la technique d'ailleurs dans les trois cas aurait suffi à le montrer. Mais est-ce que tu veux dire que travail et technique, c'est la même chose ?

Non, ce ne sont pas des synonymes. L'un est l'attribut nécessaire de l'autre. Notre travail est technique, c'est sa qualité et ce qui fait sa spécificité ; et il l'est toujours, même quand nous n'utilisons ni outil, ni machine alors que la technique est, elle, une production intellectuelle matérialisée, externalisée.

Pourquoi est-ce que je dis que le travail est technique ? Parce que fondamentalement, c'est une résolution de problème, c'est-à-dire qu'il mobilise nécessairement notre corps et notre intelligence. Le monde matériel n'a jamais cessé de nous provoquer et de mettre des obstacles à nos intentions ou nos projets, et à chaque fois, nous cherchons à y répondre comme à un défi, avec intelligence.

Regarde combien les enfants peuvent déjà déployer d'astuces dans leurs jeux, pour progresser et faire mieux à chaque fois. C'est cette même disposition pratique qu'ils pourront mettre en œuvre dans le travail plus tard, s'ils le veulent.

Nous n'avons pas besoin d'outils pour travailler, parce que notre corps lui-même –notamment notre main – en est déjà un. Par exemple, quand à une fontaine, tu mets tes mains en forme de bol, pour recueillir son eau, ou lorsque tu fais la courte échelle à un ami pour qu'il puisse attraper des cerises à un arbre dont les branches sont trop hautes, n'utilises-tu pas des outils de chair ?

Oui, mais cela reste très limité

Certes, on peut faire beaucoup mieux et beaucoup plus avec des supplétifs. Mais il ne faut jamais oublier que notre corps est notre premier outil, que nous sommes outils. Et malheureusement, dans beaucoup de métiers ou d'activités professionnelles, même encore aujourd'hui il est mis à rude épreuve. Je me rappelle de ce que tu m'as dit de ton travail de plongeur et de l'état de fatigue dans lequel tu étais en fin de journée.

Taylor, un ingénieur américain, a mis au point au début du XX^{ème} siècle une méthode de décomposition du travail pour l'optimiser. Les activités sur lesquelles il l'a mise en pratique n'étaient que des activités manuelles : porter des gueuses de fonte, contrôler des billes pour roulements de bicyclettes ou terrasser à la brouette... C'est l'effort des corps qui devait ainsi assurer des gains de productivité dont il proposait le partage des fruits entre ceux qui les avaient consentis et leur patron. Mais même en recrutant et formant les meilleurs à ces méthodes, les gains restaient modestes, comparés à ce qu'apporte une innovation technique.

Les capacités humaines varient peu d'un individu à un autre. Un psychologue américain, David Wechsler, a calculé qu'elles se maintenaient dans une fourchette d'environ 1 à 2, selon le type d'activité examinée. Et dans la durée – travailler, ce n'est pas courir un 100 m une seule fois dans la journée –, il est probable que l'écart est encore moindre. En revanche, avec l'aide d'outils ou encore plus avec des machines, la puissance de l'homme se trouve démultipliée.

Pour se donner un ordre de grandeur de cette démultiplication, on peut utiliser l'échelle des puissances des « machines » productrices d'énergie. La puissance motrice d'un homme est en moyenne inférieure à 100 watt. On évalue celle d'un cheval à un peu plus de 700 watt, celle d'une turbine à gaz de 10 à 100 millions de watt. Avec un réacteur nucléaire, on atteint un milliard de watt. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les hommes, lorsqu'ils domestiquent ces énergies, ne jouent plus dans la même catégorie de puissance que leurs congénères qui ne les maîtrisaient pas.

Taylor, le promoteur des méthodes de « rationalisation scientifique » du travail, le savait très bien lui-même. Alors qu'il obtenait avec ces méthodes des gains de productivité, assis sur la force humaine, qu'il évaluait à quelques dizaines de pourcent, il était aussi l'inventeur des aciers à coupe rapide qui ont permis à son époque le doublement voire le triplement des capacités de production des machines-outils.

Mais alors pourquoi demander à l'homme des efforts alors que la technique pourrait nous en affranchir ?

C'est une question essentielle, mais à laquelle je ne peux pas répondre pour le moment. Garde-la en tête, nous y reviendrons. Toutefois, pour préparer cette discussion, je te propose qu'on examine les trois effets principaux que génère la technique lorsqu'elle est mise en œuvre au sein de la division intérieure du travail : sur le résultat du travail, en qualité et en quantité, et sur son exercice, c'est-à-dire les conditions de travail.

Commençons par les conditions de travail comme ta question nous y invite. Il semble à beaucoup que l'évolution technique aille plutôt dans le sens d'une amélioration de l'agrément des usagers et d'une détérioration de celui des travailleurs. Mais ce n'est pas si simple. En fait, l'innovation dans les techniques de production reconfigure l'organisation du travail et l'interface homme - machine. Elle peut résoudre des problèmes à un endroit, par exemple en allégeant un travail physiquement éprouvant, mais en faire apparaître de nouveaux en amont ou en aval, au moment de l'entrée ou de la reprise du processus par des travailleurs. Elle crée aussi de nouvelles fonctions de surveillance et de gestion des aléas mécaniques.

Néanmoins, il existe de très nombreux exemples que l'on peut tirer de l'histoire, d'amélioration des conditions de travail grâce à la technique. Le plus emblématique que je connaisse est tiré de l'exploitation minière. La mine est en effet un milieu artificiel et hostile à la vie humaine. Elle s'est néanmoins imposée comme un lieu de travail nécessaire pour approvisionner les métiers du fer. Mais pour pouvoir y travailler, donc y vivre, il faut résoudre un grand nombre de problèmes : d'aération, d'éclairage, de pompage des eaux, de transport des roches et des minerais, etc. L'art de la mine suppose notamment de recréer sous terre des conditions de vie et de travail se rapprochant de celles de la surface. Mais ces dernières sont restées longtemps très éprouvantes et souvent mortelles, car le niveau technique ne permettait pas de créer un milieu de vie et de travail satisfaisant. Il a fallu attendre la fin du Moyen-âge pour que l'exploitation minière franchisse un seuil d'acceptabilité humaine. Au XV^{ème} siècle, les progrès du pompage d'air sain et de l'exhaure, c'est-à-dire de l'aspiration et de l'évacuation de l'eau, atteignirent un niveau de sécurité satisfaisant. Le métier de mineur, qui jusqu'alors était confié à des esclaves ou des condamnés, devint attractif. Des ouvriers allemands se taillèrent même une flatteuse réputation : on s'arrachait leurs équipes, itinérantes de mine en mine.

En fait, un milieu de travail, sauf à se passer d'hommes, doit être aussi un milieu de vie.

Exactement, et la technique peut puissamment y contribuer. Mais poursuivons notre examen.

Elle a aussi un effet sur la qualité de ce qui est produit. Les deux grands types qu'on distingue aujourd'hui correspondent aux deux grands processus de production. Dans la qualité artisanale, la technicité appartient à l'artisan. C'est lui qui avec ses outils et éventuellement l'appui de machines (un four pour le céramiste, un foyer pour le forgeron...) va donner sa forme à l'objet. Même s'il reproduit plusieurs fois le même, chacun d'entre eux sera reconnaissable par un œil averti. La qualité industrielle est, elle, une création spécifique de l'ère industrielle. Elle se caractérise par une absence d'auteur individuel. La technicité n'appartient pas au travailleur, mais au réseau technique. C'est lui qui va

permettre la production d'objets similaires, produits en grand nombre. Mais même lorsque la production n'est faite qu'à l'unité (un paquebot, une navette spatiale...), ce type de qualité se retrouvera dans toutes les composantes de l'ensemble technique.

On considère habituellement que la qualité artisanale est supérieure à la qualité industrielle. Mais c'est loin d'être toujours vrai. En effet, l'industrie, en s'appuyant sur des connaissances scientifiques amples et des techniques fines qui les mettent en œuvre, a permis de résoudre des problèmes techniques qui ne pouvaient être résolus auparavant. C'est ainsi, pour poursuivre sur l'exemple des mines, que le problème de l'épuisement des eaux a pu être résolu à grande échelle à partir du XIX^{ème} siècle grâce à des pompes élévatoires refoulantes. La pompe était connue depuis au moins le II^{ème} siècle avant JC. Mais en revanche, il a fallu attendre l'ère industrielle pour que l'on sache réaliser des tuyaux pouvant résister à de hautes pressions et usiner des corps de pompe assez précis pour travailler efficacement à haute pression.

Mais c'est évidemment son effet quantitatif qui est le plus connu.

Tu m'en as donné un avant-goût avec les différences de puissance mécanique entre l'homme, le cheval et les moteurs thermiques.

Oui, c'est d'ailleurs le fond de l'affaire. La croissance des deux cents dernières années doit, je pense, beaucoup à l'intégration progressive des énergies matérielles fossiles, domestiquées, dans tous les processus productifs, même si ce n'est évidemment pas la seule cause.

La productivité du travail est le rapport entre la quantité produite d'un bien ou d'un service et le temps nécessaire pour le réaliser. Elle évolue en raison directe de la technicité du travail. Celle-ci ne se réduit pas aux outils et aux machines, mais est le résultat de l'organisation et de la conception du travail qui les intègrent. L'homme reste aux manettes, mais du fait des extraordinaires progrès techniques accomplis dans de nombreuses activités, il n'est pas besoin d'en mobiliser autant.

L'exemple le plus impressionnant en la matière est fourni par l'agriculture. Depuis son invention, il y a dix mille ans environ, elle occupait, pour nourrir les populations locales, plus des trois quarts de ses habitants en état de travailler. En France, à partir de la révolution de 1789, le nombre d'agriculteurs n'a cessé de diminuer et ils représentent aujourd'hui moins de dix pour cent des actifs. Alors qu'au début du XIX^{ème} siècle, un paysan nourrissait 4 personnes, aujourd'hui il en nourrit plus de 12. Cela n'a été possible que grâce à une démultiplication équivalente de la productivité du travail agricole qui a porté sur tous ses aspects : rotation des cultures, fumures, irrigation, sélection animale et végétale, mécanisation, protection des cultures et des animaux, travaux d'infrastructures agricoles, etc.

Oui, et tous ces bras ainsi libérés sont allés faire quoi ?

On touche là à l'une des conséquences les plus visibles socialement de l'innovation technique et de l'amélioration continue de la productivité du travail. Elle change les métiers dans leur contenu et diminue le nombre de travailleurs nécessaires pour les tenir. Mais pour ne pas réduire les autres au chômage ou à l'inactivité, il faut que se créent en même temps de nouvelles activités et de nouveaux métiers.

Dans un premier temps, l'exode rural a permis d'apporter à l'industrie naissante la main d'œuvre dont elle avait besoin. Aujourd'hui, l'emploi industriel également diminue et ce sont les activités de service qui se développent. Mais, ce mouvement de substitution ne fonctionne pas sans générer des problèmes sociaux d'adaptation aux nouveaux processus de travail et, depuis de nombreuses années en France, un

fort taux de chômage. Mais cette question relève d'une approche du travail entendu comme un collectif. Nous la traiterons mieux plus tard.

Revenons aux trois effets principaux de la technique à l'échelle d'une unité de travail et de ceux qui l'effectuent. Est-ce qu'ils sont maintenant clairs pour toi ?

Oui. Elle a un impact sur les conditions de travail, sur la qualité et la quantité de ce qui est produit. Et lorsque la productivité du travail s'accroît, les emplois dans leur nature et leur nombre changent.

C'est bien cela.

J'ai présenté ces trois facteurs comme des effets, mais parce qu'ils sont bien connus et que le travail est intentionnel, ceux qui le conçoivent et l'organisent peuvent les convertir en objectifs. Or, ils ne sont pas indépendants entre eux. Si je veux améliorer la qualité, cela peut avoir des conséquences sur les conditions de travail et sur les quantités produites. Et il en est ainsi pour chacun d'eux vis-à-vis des autres. Toutefois, s'ils ne sont pas indépendants, ils ne sont pas non plus mécaniquement liés. Quand l'un s'accroît, l'autre ne diminue pas automatiquement. En fait il s'agit d'un équilibre à trouver en agissant sur de multiples leviers concrets. Cela, les syndicalistes et les conseillers en santé du travail le savent bien.

Mon expérience en la matière est assez réduite, mais j'ai nettement l'impression que c'est la quantité qui est recherchée dans les entreprises, éventuellement la qualité, mais que les conditions de travail sont la dernière roue du carrosse.

Les enquêtes conduites depuis vingt ans confirment ton impression : les conditions de travail ont tendance à se dégrader en France et en Europe. On voit même émerger des préoccupations nouvelles de santé, autour des impacts psychiques du travail. Toutefois, tu parles des entreprises, mais c'est un phénomène plus général qui affecte aussi les associations et les administrations dont on pourrait penser qu'elles porteraient plus d'attention aux conditions de travail.

Comment peut-on expliquer cela ?

Expliquer, je n'en serais pas capable, mais présenter quelques raisons crédibles, oui. Je pense par exemple à l'orientation productiviste de notre civilisation, aux règles du jeu de l'économie dominante et au salariat qui l'accompagne. Mais procédons par étape, en examinant d'abord la dimension sociale du travail qui s'exprime aujourd'hui, pour le plus grand nombre de travailleurs, sous forme de relation salariale.

Notre corps est un outil ; nous sommes technicité



Fragment de sarcophage issu d'une nécropole toulousaine (IV^e-V^e siècle après JC), Musée Saint Raymond, Toulouse. Photo de l'auteur.

« Cette scène présente deux instantanés de la vie quotidienne gallo-romaine. Elle se déroule dans un verger. A droite, un personnage semble se reposer sur un bâton et deux autres, à gauche, s'entraident pour cueillir des fruits. Dans ce dernier tableau, le plus grand s'est agenouillé pour que le plus petit – un enfant probablement – puisse monter sur son dos et arriver ainsi, à hauteur de frondaison, à attraper des baies.

La technique est ici invisible et omniprésente. Faute d'outils, l'homme lui-même se fait instrument. »

Extrait du commentaire de cette illustration dans [Le travail contre nature](#), p 129

Subordination et hiérarchies au travail

**Pourquoi fais-tu figurer le salariat parmi les raisons qui pèsent sur les conditions de travail ?
Moi, je trouve au contraire que, s'il n'est pas précaire, c'est un statut qui nous protège.**

Il nous protège dans nos conditions d'emploi, mais beaucoup moins dans nos conditions de travail, y compris aujourd'hui. C'est de cela dont je veux parler maintenant.

Ce qui est au cœur de la relation salariale, c'est la subordination du salarié vis-à-vis de son employeur. Cette subordination, du fait des excès avec lesquels elle a été mise en œuvre par l'industrie naissante en France au XIX^{ème} siècle, a généré des problèmes de santé publique et des luttes sociales et politiques qui ont conduit à l'écriture progressive d'un Code du travail, chargé de réguler et pacifier cette relation. Mais le salariat n'est que la forme contemporaine d'un phénomène de subordination au travail beaucoup plus ancien.

Sur ce sujet, procédons avec méthode en commençant par nous étonner : qu'y a-t'il donc dans le travail qui rend possible voire favorise cette subordination ?

Tu as dit tout à l'heure que le travail est un nom collectif et qu'il est par nature décomposable et distribuable. C'est peut-être de là qu'il faut partir.

Tout à fait, mais il faut ajouter auparavant à cela une troisième caractéristique essentielle du travail que je n'ai pas encore eu l'occasion de souligner : il est également dissociable. C'est une activité finalisée, tendue vers un but productif. C'est à la fois un processus et un résultat. Mais celui qui accomplit le processus n'est pas nécessairement l'utilisateur ou le propriétaire de ce résultat.

Cette dissociation a pu faire l'objet d'abus, mais il est heureux qu'elle existe, autrement dit que le produit du travail s'autonomise une fois réalisé, car sinon nous ne serions pas là pour en parler.

Comment cela ?

Nous serions chacun asservis à produire de quoi vivre. Il n'y aurait ni échange, ni partage. Aucune division du travail ne serait possible, et nous ne pourrions pas aider ceux qui ne peuvent pas travailler, les enfants ou les malades par exemple. C'en serait fini de notre espèce dont les rejetons ont la particularité d'être le plus longtemps dépendants.

Mais cette heureuse dissociabilité a rencontré un phénomène d'appropriation dont on ne connaît pas l'origine. Le produit du travail ayant une vie indépendante, il peut ne pas appartenir à son producteur. Sur cette base très simple, les sociétés humaines ont fait preuve de beaucoup d'imagination dans leurs constructions économiques et sociales.

Il y a les « sociétés contre l'Etat » qu'a étudiées l'ethnologue Pierre Clastres, qui se sont organisées pour empêcher toute subordination. Les chefs n'avaient qu'un rôle d'organisateur et de représentant de leur tribu, mais aucun pouvoir coercitif. Celui-ci n'existait que lorsque les tribus étaient en guerre, et disparaissait lorsqu'elles étaient terminées.

Un autre ethnologue, Bronislaw Malinowski, a rendu compte des pratiques économiques des tribus mélanésiennes des îles Trobriand, un archipel situé au nord-est de la Papouasie Nouvelle-Guinée. Ces communautés pratiquaient l'agriculture et la pêche, ainsi que des travaux manuels tels que la sculpture sur bois, la confection de paniers ou d'ornements de coquillages. Elles obtenaient par échange avec

d'autres îles les produits qui leur manquaient. Les règles de parenté et de mariage conduisaient à une redistribution complexe des produits du travail communautaire, au point qu'aucune famille ne consommait le fruit de son propre travail. Seul le chef pouvait accumuler des produits alimentaires et possédait ainsi, notamment par voie de tributs liés à sa polygamie, environ un tiers de la totalité de ces produits. En contrepartie de cette appropriation, il avait des obligations à l'égard de sa tribu, notamment d'organiser toutes les grandes affaires tribales, les travaux communautaires, les cérémonies ou les guerres, ce qui incluait la rétribution et l'alimentation de leurs exécutants ou participants.

C'est intéressant, mais en même temps c'est très loin de nos problèmes.

Certes, mais je pense qu'aujourd'hui nous sommes confrontés à un manque d'imagination pour les résoudre car nous avons l'impression que notre façon de vivre est naturelle. Or, c'est faux. Elle est conventionnelle et nous avons beaucoup plus de marges de manœuvre que nous ne le pensons. Quand j'utilise des exemples tirés de l'histoire ou de l'ethnologie, ce n'est pas pour inviter à une quelconque régression sociale ou économique vers des temps révolus, ni par nostalgie, mais pour apprendre à relativiser. Tant que nous ne saurons pas distinguer dans le travail ce qui est anthropologique, propre à notre espèce, et ce qui est contingent et historique et peut donc être radicalement modifié, nous aurons du mal à nous orienter face aux menaces des temps présents.

Mais je ne disais pas ça pour t'interrompre. Tu réfléchis à ces questions depuis bien plus longtemps que moi, aussi je t'écoute.

Mon dernier exemple est historique et c'est aussi une hypothèse. Dans certains foyers de naissance de l'agriculture, de grands travaux d'aménagements et de terrassements furent nécessaires, notamment pour réguler les apports en eau aux périodes favorables à l'exploitation agricole. Ce fut le cas en Egypte ou en Chine, notamment. Or pour ces travaux souvent immenses, hors de portée des seules familles ou de leurs villages, c'est tout un peuple qu'il fallait mobiliser. L'importante coordination des tâches et des efforts humains qu'ils appelaient a pu être un facteur de structuration ou de légitimation d'une monarchie et d'un Etat. Il fallait en effet un pouvoir politique suffisamment fort pour conduire et organiser ces travaux.

En tout cas, ce sont dans ces Etats que sont apparues les premières formes de subordination au travail sur lesquelles nous disposons de traces écrites. L'esclavage du peuple juif en Egypte et ses tourments sont largement documentés dans la Bible. Les historiens grecs et romains de l'antiquité en font également régulièrement état au sein de leurs peuples. C'est une pratique ancienne qui a duré jusqu'au XIX^{ème} siècle en Europe et en Amérique du Nord, et qui perdure encore aujourd'hui dans certains Etats, parfois de manière invisible socialement.

L'autre forme de subordination au travail la plus connue en Occident est le servage, apparu après la chute de l'Empire romain, comme forme spécifique de la féodalité, aboli en 1789 en France et à la fin du XIX^{ème} siècle en Russie.

Mais le salariat n'est pas une création récente, non plus. Il a existé dès la plus haute antiquité, en Egypte, à Athènes ou à Rome, sous des formes évidemment adaptées. Tu seras aussi peut-être étonné d'apprendre, comme je l'ai été, que les galériens Vénitiens du XII^{ème} au XVI^{ème} siècle n'étaient pas des esclaves ou des forçats, mais des hommes libres qui s'engageaient sur la base de contrats et étaient rémunérés. C'était également le cas de tous les artisans qui travaillaient à l'Arsenal de Venise, à la fabrication des bateaux et de leurs équipements.

Effectivement, je l'ignorais. En revanche, je savais que la subordination au travail était un phénomène très ancien. Mais ces trois formes – esclavage, servage et salariat – sont-elles vraiment comparables ?

Dans les conditions d'emploi, absolument pas. S'agissant de l'esclavage, peut-on même parler d'emploi ? L'homme y devient un instrument sur lequel le propriétaire a des droits de jour comme de nuit, sur lui et sa descendance, et qu'il peut vendre. Le serf, lui, est attaché à une terre qui ne lui appartient pas et ne peut sortir de sa condition sans l'accord de son maître. Il doit à ce dernier un certain nombre de services, mais il dispose d'autonomie une fois qu'il les a rendus. Quant au salarié, n'étant pas propriétaire des moyens de production, il ne l'est pas non plus des résultats de son travail ; il dispose en contrepartie d'un salaire, et il n'est placé sous l'autorité de son employeur que pendant une durée contractuelle.

En revanche, ces trois formes sont beaucoup plus comparables qu'on ne le croit sous l'angle des conditions du travail.

Tu n'exagères pas un peu ?

Certes, plus les droits du serviteur sont importants et moindre est le risque de comportements méprisants ou destructeurs du maître. Mais sous l'angle de la subordination au travail, la situation créée est la même : il y a d'un côté celui qui dit à l'autre ce qu'il doit faire et de l'autre, celui qui agit sous ordre. C'est une situation inégale qui, dans le cas du salariat, est acceptée volontairement, alors que dans le servage et l'esclavage, elle est imposée. Cela peut évidemment changer la façon de la vivre, mais n'en bouleverse pas les termes.

La relation de subordination est structurellement dissymétrique. Aussi pose-t-elle nécessairement la question de la reconnaissance dans le travail. Mais pour être authentique, celle-ci ne saurait être que mutuelle.

Comment cela ?

Prenons une situation simple de face-à-face entre un chef et son subordonné à propos du travail que le premier a demandé au second de réaliser. Imaginons que cette réalisation n'ait pas été satisfaisante. Le premier dispose d'un double pouvoir, celui de dicter le travail et ses conditions, et celui de le juger. L'autre dispose de celui de faire. Ces deux acteurs peuvent donner deux issues différentes à leur relation : le rejet mutuel ou la réconciliation.

Dans le premier cas, tous deux s'enferment dans leurs bonnes raisons : le chef trouve que son subordonné a mal agi puisqu'il n'a pas atteint les résultats qu'il attendait de lui, et le deuxième que le chef a beau jeu de se préserver dans sa pureté alors qu'il n'agit pas et ne connaît pas les conditions effectives du travail. Aucune reconnaissance n'est possible : le dire de l'un s'oppose au faire de l'autre.

Quelle serait alors la figure de la réconciliation ? La recherche d'un accord entre le dire et le faire ne peut se réaliser que dans l'élément du langage. Ce qui est au cœur de cette relation, ce n'est pas seulement la domination comme on a souvent tendance à le penser. Une simple permutation des places ne changerait rien. Chaque fois que le faire et le dire sont portés par deux personnes distinctes, la question de la reconnaissance surgit. Elle ne peut se résoudre que dans un OUI réconciliateur. C'est le OUI par lequel le subordonné reconnaît qu'il a échoué au regard des résultats attendus de son action et présente ses raisons, et que le chef quitte le point de vue de l'exigence aveugle dans laquelle sa

position l'autorise à rester pour écouter les raisons de l'autre et y répondre. C'est le OUI du dialogue et de l'écoute. Au lieu d'opposer celui qui commande de faire et celui qui a cherché à faire ce qu'on lui a demandé, il les rassemble. Chacun se confirme dans son identité et sa dignité par la reconnaissance de l'autre. C'est pour cela qu'elle peut être dite mutuelle.

Elle diffère de la reconnaissance clanique qui est celle que chacun peut obtenir auprès de ses pairs : le subordonné auprès de ses collègues et le chef auprès des siens.

Ce que tu dis me semble juste. Mais, à en croire les évènements que les médias rapportent, il arrive aussi que dans les entreprises les situations de travail deviennent si pathogènes qu'elles poussent certains au suicide.

Tu fais référence, j'imagine, aux affaires qui ont eu lieu dans de grandes entreprises françaises dans les années 2007-2010 et qui ont défrayé la chronique.

Quelques années auparavant, en 2002, le législateur avait introduit dans le Code du travail et dans le Code pénal une notion juridique nouvelle : le harcèlement moral. L'interdit en est ainsi rédigé :

« Aucun salarié ne doit subir les agissements répétés de harcèlement moral qui ont pour objet ou pour effet une dégradation de ses conditions de travail susceptible de porter atteinte à ses droits et à sa dignité, d'altérer sa santé physique ou mentale ou de compromettre son avenir professionnel ».

C'est sur la base de ce texte que ces affaires de suicide au travail ont conduit, quelques années plus tard, à des condamnations pénales. C'est heureusement une pratique très rare, mais elle montre à quels excès une subordination non régulée peut conduire.

Le plus surprenant toutefois, c'est que ce texte peut s'appliquer rétrospectivement à un événement conté par la Bible qui aurait eu lieu trois mille ans plus tôt.

Quel est donc cet évènement ?

A cette époque, les Hébreux vivaient en Egypte où ils étaient réduits en esclavage. Moïse demanda au Pharaon d'accorder à son peuple une pause, le temps de célébrer une fête pour Dieu dans le désert. Au lieu de satisfaire sa requête, celui-ci se met en colère :

« Ce jour-là Pharaon commande les gardes-chiourme du peuple et ses chefs de corvée, disant : Ne continuez pas à donner de la paille au peuple pour fabriquer des briques, comme par le passé. Eux-mêmes ils iront, leur paille, ils la ramasseront. Mais le nombre de briques qu'ils faisaient hier et avant-hier, vous l'exigerez sans rien retrancher, parce que ce sont des vauriens, c'est pourquoi ils crient en disant : Laissez-nous partir, laissez-nous sacrifier à notre Dieu. Qu'elle pèse sur les hommes, la servitude, qu'ils travaillent, et qu'ils n'entendent plus des paroles de mensonge » (*Exode 5, 6-10*). Mais l'effort supplémentaire demandé était trop important et les esclaves juifs furent incapables de maintenir la production au même niveau que précédemment. Roués de coups par leurs gardiens, ils vinrent se plaindre auprès de Moïse et d'Aaron : « Que Yhwh vous voie et qu'il juge, vous avez fait puer notre odeur au nez de Pharaon et au nez de ses suivants, vous leur avez mis à la main l'épée qui va nous tuer » (*Exode 5, 21*).

Des agissements répétés sont bien décrits ici qui dégradaient les conditions de travail et portaient atteinte à la santé des esclaves juifs. Voilà un indice supplémentaire qui montre que la subordination au travail, quelles que soient ses formes historiques, peut conduire à des excès qui mettent entre parenthèses le but productif au profit de raisons extérieures perverses ou malignes.

Mais n'allons pas plus loin sur ce chemin, car ce sont des cas extrêmes. Ne quittons toutefois pas trop précipitamment ce thème du fonctionnement hiérarchique qui prévaut dans la plupart des organisations productives, car nous n'en avons pas épuisé les formes.

Parce qu'il en existe d'autres que la hiérarchie de commandement ?

Eh oui, beaucoup d'autres même. Michel Foucault disait que « vivre en société, c'est vivre de manière qu'il soit possible d'agir sur l'action les uns des autres. Une société sans relation de pouvoir ne peut être qu'une abstraction ». Mais les formes que peuvent prendre ces relations sont multiples et ne se résument pas au pouvoir d'un chef sur ses subordonnés. Une entreprise – j'inclus également dans cette catégorie les organisations publiques qui produisent des biens ou rendent des services – est une communauté humaine dans laquelle on cherche à faire agir ses membres de la manière la plus adaptée possible à sa vocation. Mais comme le travail est divisé entre eux, avec des rôles et des compétences différentes, cela en fait un milieu social très différencié qui s'ouvre donc à de multiples jeux du pouvoir.

Tu peux me donner quelques exemples concrets pour que je sois sûr de comprendre ?

Je t'en donnerai deux qui sont bien documentés.

Michel Crozier a développé une analyse des organisations fondée sur l'idée que la conduite humaine est stratégique, c'est-à-dire orientée vers un objectif personnel prenant en compte les contraintes de la situation. Dans une entreprise, le pouvoir d'un individu est fonction de la zone d'incertitude qu'il sera capable de contrôler face à ses partenaires et qui est pertinente pour eux, c'est-à-dire qui les affecte dans leur capacité à poursuivre leurs objectifs propres. Il a ainsi mis en évidence dans une étude qu'il a réalisée dans une manufacture des tabacs, un monopole d'Etat, le pouvoir de l'« expert » détenu par les équipes de maintenance. Celles-ci en effet étaient les seules à pouvoir résoudre le véritable problème vécu dans les ateliers, à savoir celui des pannes de machine. Ils exerçaient de ce fait sur les ouvriers, qui avaient intérêt à se les concilier, un pouvoir plus fort que les contremaîtres. Sur le même modèle, Crozier a mis en évidence d'autres pouvoirs, comme celui du « marginal sécant », qui a un pied en dedans et un pied en dehors de l'organisation, ce qui est le cas par exemple des commerciaux ou encore celui de l'« aiguilleur » qui produit ou transmet des informations comme le font des comptables. C'est aussi le cas de ceux que l'organisation place dans une position qui leur permet de réguler et donc éventuellement bloquer des flux de biens ou de services : les contrôleurs dans la navigation aérienne, les conducteurs de train ou les dockers dans un port.

Oui, je vois bien de quoi il s'agit. Mais tu avais un deuxième exemple ?

Le voici. Alors que nos sociétés répètent à l'envie qu'« il n'y a pas de sot métier », on peut constater que cela n'empêche pas des jugements de valeur portés sur eux en les hiérarchisant. Le médecin à l'hôpital est plus écouté que l'agent d'entretien, le pilote qu'un agent de piste, le patron qu'un ouvrier, etc. C'est un phénomène rendu possible par la division du travail car celle-ci ne cesse d'apporter des distinctions entre les hommes. Aussi en trouve-t-on la trace historique dans de nombreuses sociétés.

On a ainsi découvert en Egypte ancienne des « satires des métiers ». Ce sont des textes conçus par des scribes pour servir d'exercice à leurs jeunes élèves et qui avaient en même temps pour but de les convaincre de rester studieux et attentifs, en leur faisant mesurer la chance qu'ils avaient de pouvoir devenir scribes. Ils y dénonçaient par contraste les mauvaises conditions de vie et de travail de toutes les autres professions : forgeron, charpentier, tisserand, cordonnier, etc. Au Moyen-Âge dans l'Europe chrétienne il existait une liste des métiers vils et des métiers nobles. En Inde, la hiérarchie des

castes a été établie sur la base de la « pureté » des activités, plaçant en haut les prêtres (brahmanes) et en bas les serviteurs ou gens de peu (shudras), les « intouchables » (vidangeurs, travailleurs du cuir, bouchers...) étant eux rejetés aux franges de la société. Tout se passe donc comme si l'on rapportait la qualité de la personne à celle de son activité productive et réciproquement.

Dans les entreprises, cette hiérarchie des valeurs se manifeste évidemment dans l'échelle des rémunérations. C'est probablement aussi elle qui agit en arrière-fond sur l'inégalité entre les hommes et les femmes. Les métiers du soin par exemple qu'elles assurent beaucoup plus fréquemment que les hommes, bénéficient de salaires et de conditions de travail moins favorables que les métiers plus fréquemment masculins dans leur exercice.

Mais nous avons passé pas mal de temps à parler de la dimension sociale du travail. Or ce n'est qu'une des deux dimensions qui le caractérisent. Peut-être faudrait-il maintenant passer à son autre registre, celui où il est un rapport avec la nature.

La nature escamotée du travail

Tu as distingué, au début de notre entretien, le travail nurant et le travail socialisant. Cela signifie-t-il que seul le premier est en interaction avec la nature ?

Oui et non. En fait, la nature est leur condition commune d'existence. Dans le premier cas, le contact avec elle est certes direct, mais le deuxième ne saurait être réalisé s'il ne bénéficiait pas des biens apportés par le premier. Le travail nurant est la condition de possibilité du travail socialisant.

Le travail n'est pas, contrairement à ce que les réflexions contemporaines menées dans les sciences du travail pourraient laisser penser, qu'un rapport entre les hommes, mais d'abord et fondamentalement la relation d'exploitation que ceux-ci entretiennent avec la nature. Il est le mode spécifique par lequel l'espèce humaine tire de ce qui environne sa vie, son renouvellement, son développement. S'il a été chasseur, pêcheur ou cueilleur comme les autres animaux, il les dépasse maintenant de beaucoup en matière de prédation grâce à l'ampleur et l'efficacité des dispositifs techniques qu'il a mis à son service.

Le XX^{ème} siècle, l'époque où sont apparues ou se sont affirmées les sciences du travail, a été comme une occultation, un oubli, des conditions naturelles qui forment le fond du travail, comme si une nature inépuisable n'était là que pour servir les hommes et que seul comptait le commerce entre eux.

Mais qu'est-ce que tu appelles les sciences du travail ?

Ce sont les branches des diverses sciences humaines qui se sont données comme objet spécifique le monde du travail : l'économie, la sociologie du travail ou des organisations, l'ergonomie, la psychologie du travail ... Elles produisent beaucoup d'analyses fort intéressantes et bien documentées sur les activités productives, les conditions de travail, les rapports sociaux qui les organisent ou la vie subjective du travailleur. Même la philosophie contemporaine a tendance, par mimétisme, à ne voir que cette dimension du travail, alors qu'au XIX^{ème} siècle, Hegel et Marx avaient pourtant clairement conceptualisé son caractère biface.

Comment expliques-tu cet oubli ?

Il y a sûrement de bien nombreuses raisons, mais j'en mettrais deux plus particulièrement en avant. La première tient à l'anthropocentrisme dans lequel nous versons désormais. Il s'est probablement renforcé au fur et à mesure des succès intellectuels et techniques que nous remportons et qui nous éloignaient du monde animal. Les paléontologues et les ethnologues ont fait d'abondantes observations qui montrent que dans de nombreux peuples la frontière qui sépare l'homme des autres vivants peut être fort ténue. Sur ce plan, la classification, proposée par l'anthropologue Philippe Descola, des cultures humaines selon leur rapport à la nature est très éclairante. C'est ainsi que l'« animisme » et le « totémisme » postulent une intériorité commune aux humains et aux non-humains, une continuité morale qui va des uns aux autres, alors que le « naturalisme », qui gouverne l'Europe au moins depuis le XVII^{ème} siècle, considère que l'homme, par son intériorité – son âme –, se distingue radicalement des autres espèces, même s'il reconnaît une continuité physique, biologique, entre tous les vivants. Il met donc à distance l'homme et la nature et légitime un rapport de supériorité du premier sur la seconde.

J'ai appris récemment qu'en Inde et en Nouvelle-Zélande, des parlementaires, pour offrir des voies juridiques de protection de sites naturels fragiles, des fleuves en l'occurrence, leur accordaient une personnalité morale. Peut-être est-ce là une forme moderne d'introduction, dans le naturalisme, d'une forme d'animisme ?

La deuxième raison tient à la brutale évolution de la démographie professionnelle qu'ont connue les pays développés depuis la seconde guerre mondiale. A cette époque, un économiste, Colin Clark, a classé les activités de production dans trois grands secteurs. Il regroupait dans le premier l'agriculture, la pêche et l'extraction minière, dans le deuxième la transformation industrielle et dans le troisième, le commerce et les services. Chacun d'entre eux employait alors un nombre relativement comparable de travailleurs. Mais depuis, on assiste à leur déplacement massif vers le secteur tertiaire. En effet, l'essentiel d'entre eux aujourd'hui, dans les pays développés du moins, se consacrent à un travail qui les tourne vers leurs congénères. Ils délèguent ainsi à d'autres, beaucoup moins nombreux, le travail nurant grâce auquel s'édifie et se renouvelle chaque jour notre monde matériel anthropomorphe.

Qu'est ce que tu désignes ainsi ?

C'est l'ensemble des biens matériels que nous tirons de la nature et mettons en forme pour notre consommation ou pour produire à nouveau. C'est une sorte de couche que nous plaçons entre nous et la nature et par lequel transitent nos échanges avec elle. Pour nous, il assure en quelque sorte une fonction placentaire.

Ce monde matériel est un produit de l'histoire. Il était, à l'émergence des premiers groupes humains, réduit à quelques outils et à quelques vêtements. Le contact avec les conditions naturelles était, pour ces populations, direct ou plutôt à portée de main, parfois brutal. Puis, il s'est densifié au fur et à mesure du développement de la maîtrise technique de l'espèce. Des habitations, des ustensiles, des parures sont apparus, et ainsi progressivement pendant des centaines de milliers d'années jusqu'à nos jours.

Ce monde matériel, expression de notre espèce, couvre maintenant l'ensemble de la planète. D'une certaine manière, la nature en est revêtue. Celle-ci se trouve marquée dans sa texture, et jusque dans ses coins les plus reculés, du sceau de l'empreinte humaine. C'est pour cela que je le qualifie d'anthropomorphe. Quand nous le contemplons, c'est notre image qu'il nous renvoie.

Regarde autour de toi, que vois-tu depuis cette terrasse de café ?

Une rue, des voitures, un bus, des immeubles, des arbres protégés par des grilles de fer...

Voilà une illustration de ce qu'est le monde matériel anthropomorphe.

Je comprends bien, mais quel lien fais-tu avec ce que tu as appelé l'oubli du rapport à la nature qu'est le travail ?

Eh bien, la plupart d'entre nous n'a désormais qu'un rapport délégué au travail nurant, car ce sont d'autres qui l'assurent. Nous ne connaissons pas ses conditions réelles d'exercice et cette expérience pratique, cette confrontation charnelle, disparaît ainsi de nos vies.

Mais c'est aussi devenu le cas au sein du travail nurant lui-même. Plusieurs phénomènes convergent dans ce sens. Le progrès technique crée un monde de machines et d'équipements qui assure la médiation entre le travailleur et la nature. C'est aussi le cas de la division intérieure du travail dans la mesure où, en désossant et désarticulant les métiers en petites tâches répétitives, elle enlève toute vue

globale du processus et prive les acteurs des connaissances de la matière qu'ils traitent. C'est également le cas de la tertiarisation des métiers dans les secteurs primaires et secondaires. Travailler à l'usine ne signifie plus seulement être ouvrier. On peut y être comptable, commercial, employé en charge de la qualité, etc. L'informatisation va également dans ce sens. Dans les procès industriels automatisés, les ouvriers passent aujourd'hui plus de temps dans les salles de contrôle qu'auprès des machines ou des matériaux. Notre rapport travaillant à la nature s'en trouve aujourd'hui pour l'essentiel délégué; il cède ainsi la place, pour beaucoup d'entre nous, à un rapport seulement romantique ou esthétique dans lequel nous n'attendons plus d'elle qu'elle nous fasse vivre.

Cet éloignement des conditions naturelles de production semble produire sur nous un effet idéologique puissant.

Lequel donc ?

On pourrait l'appeler le vertige de la puissance, qu'il serait d'ailleurs plus juste d'attribuer à notre espèce qu'aux individus qui la composent.

Cette mise à distance nourrit une forme d'illusion d'indépendance de l'homme vis-à-vis de la nature, illusion qui se renforce à mesure que nous en comprenons ses lois et que s'accroît notre monde matériel. Elle ne se trouve écorchée qu'à l'occasion de la maladie ou de la mort, à la vue d'un paysage sublime ou lorsque nous sommes pris dans des déchaînements naturels : un tremblement de terre ou l'explosion d'un volcan. Mais dans notre vie quotidienne, urbaine ou rurale, tout semble à notre main, de notre main.

Elle favorise les phantasmes d'une évolution de l'homme, tellement maître de la nature, qu'il pourrait s'en extraire, en quelque sorte enlever l'échelle avec laquelle il est monté, alors qu'elle le porte encore.

Tu penses au transhumanisme ?

Pas seulement, mais c'est un bon exemple. Selon leurs thuriféraires, l'homme pourrait s'améliorer physiquement et mentalement grâce aux biotechnologies et au numérique. On voit actuellement beaucoup de films de science-fiction qui explorent cette veine.

Mais il se manifeste de manière plus générale dans ce qu'on pourrait appeler la technodoulie, c'est-à-dire la conviction que le progrès technologique n'a pas de limite et que nous trouverons toujours les réponses aux problèmes auxquels nous avons à faire face, ou – et ils sont de plus en plus nombreux – que nous créons nous-mêmes.

Le plus bel exemple, mais aussi le plus terrifiant, se trouve dans l'industrie nucléaire.

La radioactivité est un phénomène naturel qui s'atténue progressivement avec le temps. Ce processus détermine la durée de vie des atomes radioactifs et leur niveau de radioactivité. La « période radioactive » est le laps de temps au terme duquel le niveau de radioactivité d'un atome est divisé par deux. Cette période peut varier considérablement d'un radionucléide à un autre. Ainsi, la période radioactive de l'iode est de 8 jours alors que celle de l'uranium 238 est de 4,5 milliards d'années, ce qui correspond à la durée de vie de la terre, depuis sa formation à partir de la nébuleuse solaire jusqu'à aujourd'hui.

Une partie des déchets issus de la production nucléaire et de ceux qui proviendront du démantèlement des centrales hors d'âge sont à très haute activité radioactive et à vie longue. La sagesse aurait voulu

qu'on ne se lance dans la production nucléaire d'électricité qu'une fois maîtrisées les conditions de traitement des déchets hautement radioactifs qu'on savait qu'elle génèrerait inmanquablement.

Si ça avait été le cas, nous n'aurions toujours pas de centrale, car on ne sait toujours pas quoi faire de nos déchets

Oui, et les générations futures auraient devant elles des perspectives de vie en sécurité bien plus grandes. Le Moyen-Âge nous a légué de magnifiques cathédrales. Nous laisserons à nos enfants de dangereux sarcophages qu'il faudra qu'ils démantèlent, sans pouvoir eux-mêmes recourir aux énergies fossiles.

Ceux qui ont pris à l'époque cette décision n'ont pas pris en compte cet aspect que les scientifiques connaissent en revanche fort bien. Ils avaient seulement à l'esprit l'indépendance énergétique de la France, la maîtrise du coût de l'électricité et le développement d'un monopole d'Etat. Mais leur décision est au sens propre irresponsable puisque ce ne sont pas eux qui auront à vivre le risque de pollution radioactive pendant des millions d'années et qu'ils n'auront pas à répondre des conséquences de leur décision. On peut comprendre que les citoyens s'inquiètent du projet d'enfouissement à Bure, dans le département de la Meuse, des déchets hautement radioactifs et à longue durée de vie de l'industrie nucléaire française. Il n'y a que Dieu, s'il existe, qui pourrait nous garantir qu'aucun mouvement tectonique dans les prochaines ères géologiques n'affectera cet enfouissement et ne fera pas remonter les pollutions radiologiques à la surface ou ne les propagera pas dans les eaux.

Cet exemple montre également comment le travail des hommes se greffe sur la nature. Les découvertes scientifiques et techniques du XX^{ème} siècle nous ont permis d'identifier les phénomènes de radioactivité, un certain nombre de lois qui les régissent et de mettre au point les modalités d'un usage industriel de cette radioactivité, à titre militaire ou civil.

Nous pouvons ainsi percer certains secrets de la nature et les tourner à notre avantage. En revanche, nous ne créons pas ces lois qui s'imposent à nous. Nous ne savons pas raccourcir les périodes de radioactivité. Ce serait évidemment la seule bonne solution, mais elle n'est pas à notre portée.

Le travail, c'est donc une greffe humaine sur la nature, qui joue avec elle sans en changer la nature

Exactement. Mais il est nécessaire maintenant de revenir sur une notion que je n'avais fait qu'évoquer précédemment, pour penser plus avant la relation des hommes à la nature.

J'ai dit tout à l'heure que seul l'homme travaillait. Certes. Mais cela ne veut pas dire qu'il ait le monopole de la production, loin de là. Ce à quoi nous avons comparé son activité, les abeilles ou les machines, produisent elles aussi puisqu'elles font exister ce qui n'existe pas encore : du miel pour les abeilles, des grains de blé pour une moissonneuse-batteuse par exemple.

Mais la plus grosse usine de production, c'est la terre elle-même.

Les minéraux nous semblent être des éléments parfaitement stables. Pourtant eux aussi, comme les êtres vivants, naissent et disparaissent. Ils se forment, dans des conditions particulières de pression, de température, d'air, d'eau, de lumière... à partir d'un germe de quelques éléments chimiques auxquels s'accrochent progressivement d'autres éléments de même genre. Ils évoluent dans le temps en recombinaison leurs atomes, au rythme qui est le leur : en quelques milliers, millions, voire milliards d'années selon les espèces. Lorsque le système solaire s'est formé, il n'était composé que d'une dizaine de minéraux. Aujourd'hui, la terre en compte presque cinq mille.

C'est une chance pour nous

Effectivement, nous serions bien incapables d'en faire autant dans des volumes équivalents. C'est pour cela qu'il vaudrait mieux ne pas gaspiller ces ressources. A titre d'exemple, l'étage géologique du Carbonifère, qui concentre le quart des réserves mondiales de charbon, s'est formé en 60 millions d'années. Or au rythme où nous l'exploitons, nous mettrons, au mieux quelques centaines d'années à consommer, sans retour, sa production.

L'agriculture elle aussi est redevable pour l'essentiel de Dame Nature. La différence avec la production des minéraux et des minerais, c'est qu'elle renouvelle chaque année sa production. Mais il suffit que certaines années elle se fâche pour qu'aussitôt les rendements chutent.

En fait, notre richesse matérielle est le résultat d'un processus qui combine des matériaux que nous tirons de la nature, des moyens de production que nous mobilisons pour les collecter et les transformer et le travail des hommes qui conçoit, anime et coordonne la production de cette richesse.

Les physiocrates, ces économistes Français du XVIII^{ème} siècle, ont fondé leur raisonnement sur l'idée que toute richesse venait de la terre et considéraient par conséquent que dans la société, il n'existait qu'une seule classe productive, celle des agriculteurs, les autres – les commerçants, les artisans, les propriétaires fonciers – étant jugés « stériles ». Ils accordaient donc un rôle éminent à la nature dans la production.

Mais les courants économiques qui se sont formés à partir de la révolution industrielle, avec pour ambition de déterminer l'origine de la richesse et de la favoriser, ont abandonné cette référence au rôle productif de la nature. Les économistes classiques, Smith et Ricardo, mais aussi Marx, feront du travail la seule source de la valeur économique. Les économistes néo-classiques ne retiendront pas ce facteur, mais considéreront que la valeur est le résultat de l'utilité et de la rareté des biens, l'utilité étant la capacité que possède une chose de servir à la satisfaction des besoins humains.

Dans les deux cas, la nature disparaît explicitement de leur horizon.

Oui, et surtout de leur préoccupation. La nature semblait si généreuse et inépuisable ! Les matières premières que nous lui prenions ne rentraient finalement dans le compte des industriels et des économistes que sous forme d'acquittement de droits qu'il fallait régler à ceux qui en avaient, à ce moment là, la propriété. Le pétrole en est un bel exemple : il suffisait de forer au bon endroit pour qu'il jaillisse à profusion pendant des années. Il n'a encore aujourd'hui pour valeur que ce qu'il coûte à produire et la marge bénéficiaire que l'exploitant ajoute à ce coût.

Mais nous sommes bien placés aujourd'hui pour savoir que cela n'aura qu'un temps !

Un dit moral pour notre temps



« Aveugle suis, ayant les yeulx ouvers
D'ingratitude gisant dessus la branche ;
Merveille n'est si je tombe à l'envers
Quant, sans raison, mon appuy coupe et tranche »

Source : « Les dictz moraulx pour faire tapisserie », Henri Baude

Œuvre reproduite dans [Le travail contre nature](#), p 273

L'hydre productiviste

En effet, l'impact de l'activité humaine sur la nature est de plus en plus considérable. Elle est une cause déterminante du réchauffement climatique. J'ai même appris que certains désignent notre époque comme l'anthropocène, du fait des traces géologiques que nous déposons depuis 200 ans sur la terre !

Oui, mais il serait plus juste de l'appeler le mégalocène, car c'est la marque d'une démesure qui n'est pas le fait de notre espèce en soi, mais d'un bref moment de son histoire. Beaucoup de peuples n'y ont d'ailleurs pas participé, et il n'est donc pas juste de la leur imputer. Seule une poignée de pays en sont à l'origine. Je les cite dans leur ordre d'apparition dans la genèse du capitalisme : l'Italie, les Pays-Bas, l'Angleterre, la France, l'Allemagne et leur meilleur élève, les Etats-Unis, qui, rapidement, a surpassé ses maîtres européens. Le problème, c'est que la « bonne idée » s'est propagée et contamine un grand nombre d'Etats qui voudraient bien participer au « festin ».

Tu appelles ça un bref moment de notre histoire ?

Oui, au regard des trois millions d'années que les paléontologues attribuent à l'espèce humaine ou même aux dix mille ans qui nous séparent du néolithique.

Le néolithique, c'est la période préhistorique qui correspond à la première transformation, en profondeur, de notre rapport matériel de confrontation à la nature. Dans de nombreux groupes humains, la chasse, la pêche et la cueillette sont alors supplantées par un nouveau mode de production, l'agriculture qui suppose un nouveau rapport de domestication des plantes ou des animaux. C'est aussi à partir de cette première révolution du travail des hommes, que sont apparus progressivement les métiers de transformation de la matière : l'art du potier, du tisserand, du forgeron, des bâtisseurs puis le premier art abstrait, celui de l'écriture.

Mais cette révolution a duré des milliers d'années et s'est étendue lentement sur la planète, tout en laissant de vastes espaces où subsistait le mode de production précédent. Elle n'a pas laissé d'empreinte écologique sur le sol, mais seulement des traces archéologiques comme toutes les autres époques de la vie sur terre. Elle n'a pas contribué au mégalocène.

La deuxième grande révolution du travail, c'est la révolution industrielle. Elle a été beaucoup plus rapide et brutale. Contrairement au néolithique qui a connu plusieurs foyers d'émergence, indépendants les uns des autres, elle n'en a connu qu'un seul, l'Europe occidentale, qui l'a diffusée en dominant le monde du fait de la supériorité matérielle qu'elle leur a donnée sur les autres nations.

Qu'est-ce qui caractérise cette deuxième révolution du travail ?

Je vais le dire en un mot composé, que je définirai ensuite. Ce qui caractérise cette révolution, c'est le technico-productivisme.

J'ai déjà eu l'occasion, au début de notre échange, de définir la productivité. Dit abstraitement, c'est le rapport qu'entretient une quantité produite avec les moyens et le temps nécessaires pour la réaliser. En tant que tel, ce n'est qu'un fait observable construit par une raison calculatrice. Le productivisme est l'idéologie matérialiste qui fait de la recherche d'une productivité toujours plus grande le principe régulateur de l'activité économique. Mais ce productivisme, pour exister, a besoin d'avoir les moyens de son ambition. Ces moyens, c'est la révolution scientifique et technique qui les lui apporte.

Ce ne serait donc pas le capitalisme ?

Il en est évidemment à l'origine, mais cela ne caractérise pas cette révolution du travail. J'en veux pour preuve un fait historique bien connu : le mouvement politique, intellectuel et ouvrier qui s'est opposé au capitalisme en Europe n'a jamais contesté sa quête du progrès technique et matériel. La composante qui l'a « renversé » en Russie en 1917 participait de cette même quête. Lénine comme tous les dirigeants de l'URSS qui l'ont suivi n'ont cessé de penser que le socialisme allait l'emporter en matière d'efficacité économique. Ils étaient persuadés que le développement des forces productives, pour reprendre l'expression de Marx, entravé par les rapports sociaux capitalistes, allait être libéré par le communisme.

Il n'en fut rien. Le capitalisme s'est révélé devant l'histoire comme le meilleur aiguillon possible de ce technico-productivisme.

Pourquoi cela à ton avis ?

Parce qu'il n'admet que cette «raison» dont il tire le plus grand profit et que la croissance est la véritable condition de sa survie.

La croissance dont je parle n'est pas la croissance économique, mais la croissance matérielle. Il y a évidemment un rapport entre les deux, mais qui est loin d'être mécanique.

La croissance dont il faut s'inquiéter est celle de notre monde matériel anthropomorphique, car c'est elle qui génère de la pollution, de l'épuisement de ressources fossiles, de la réduction de la biodiversité, du réchauffement climatique, des risques radiologiques, etc.

La croissance économique n'en rend pas compte ?

Si, mais très imparfaitement. Les économistes ne connaissent les biens et les services qu'au travers de leur valeur monétaire. Or ces valeurs n'ont pas de rapport avec leur qualité écologique, si on désigne ainsi le caractère soutenable de l'objet ou du service et de leur production. En outre, au fur et à mesure du développement de la productivité matérielle, les biens ou services les plus vitaux ont souvent tendance à voir leur valeur unitaire décroître et les nouveaux à être survalorisés. La valeur économique n'est en son fond qu'un jugement social porté sur le prix relatif à accorder, dans un échange, à des biens différents. Elle est anthropocentrée, or ce qui nous menace est extérieur au cercle des hommes. C'est cette menace qu'il faut identifier, et les économistes ne seront, sur ce plan, jamais de bons lanceurs d'alerte. Ce ne sont pas eux qui ont réussi à convaincre les chefs d'Etat de la menace climatique, mais tout un réseau international d'observateurs scientifiques.

Mais quel est donc le moteur de cette croissance matérielle ?

La croissance est un phénomène d'une extrême complexité. Elle implique de très nombreux facteurs dont beaucoup ne relèvent pas du champ économique, mais culturel, politique, scientifique... Elle est aussi dépendante du rythme de diffusion des innovations productives dans toutes les organisations.

Le progrès technique, entendu comme accroissement de la productivité technique du travail, joue un rôle moteur dans cette croissance. Sans son aiguillon permanent, l'économie parviendrait rapidement à un état stationnaire. En effet, à productivité égale, la croissance ne peut être que le résultat d'un accroissement du nombre de travailleurs et sa baisse d'une diminution de ce nombre. Elle ne ferait alors que suivre les évolutions démographiques, ce qui a été globalement le cas jusqu'au XVIII^{ème} siècle.

Le problème, c'est qu'il n'existe aucune mesure directe possible de ce progrès. Il ne peut faire l'objet que de monographies sectorielles, malheureusement peu nombreuses.

Mon hypothèse est que la maîtrise des énergies naturelles, fossiles pour la plupart, est la condition de possibilité de son expression. C'est très visible à une échelle microscopique, celle d'une entreprise, mais difficile à suivre à l'échelle d'une nation.

Donne-moi un exemple ou deux, pour voir

Le premier a précédé la révolution industrielle, mais il illustre très clairement la démultiplication de la puissance humaine qu'apporte la maîtrise des énergies naturelles comme l'eau ou le vent. Des chantiers navals de Venise sont sortis à la fin du XIII^e siècle un modèle de navire inconnu jusqu'alors, une galère « bâtarde » équipée de voiles. Les Vénitiens ont avec elle réussi à combiner les avantages de la propulsion à rame et à voile. L'effort de 150 galériens pouvait faire avancer la galère à 3 nœuds, alors qu'avec les voiles, en cas de vent porteur, elle pouvait dépasser 12 nœuds, en se passant totalement d'eux.

Le deuxième exemple appartient de plein droit à la révolution industrielle. James Watt a inventé à la fin du XVIII^e siècle une machine utilisant la vapeur sous pression comme force motrice et un dispositif permettant de domestiquer cette énergie. Le battage des céréales est un des innombrables exemples de l'impact sur la productivité du travail de cette invention. Au fléau, en une journée, un homme pouvait dégager environ 100 kg de graines. Une batteuse actionnée par une locomobile à vapeur, inventée au XIX^e siècle, permettait d'en obtenir cent tonnes par jour et réalisait ainsi le travail de cent hommes. Grâce à Lavoisier, on dispose d'une référence technique : il estimait, à la fin du XVIII^e siècle, qu'un ouvrier agricole était occupé 130 jours à battre des céréales, ce qui correspondait à plus de 60 % de son temps de travail annuel !

Cela confirme que le premier effet du progrès technique, c'est d'avoir moins besoin de bras pour réaliser les opérations qui en bénéficient

Exactement. C'est d'ailleurs cette inquiétude qui a conduit des mouvements populaires ou ouvriers, au début du XIX^e siècle, à briser des machines. En Angleterre, ce fut le cas du luddisme et en France des canuts lyonnais.

Bien qu'ensuite les mouvements ouvriers ne se soient plus reconnus dans cette forme d'opposition, les craintes sur l'emploi et le spectre du chômage sont fréquemment réapparues lors des phases dépressives des cycles économiques.

Pour l'économiste autrichien Joseph Schumpeter, le processus de « destruction créatrice » est la donnée fondamentale du capitalisme et toute entreprise doit, bon gré mal gré, s'y adapter.

Le premier impact de la croissance de la productivité et le plus visible socialement est de modifier la structure des emplois. En effet, si, dans un secteur donné, la productivité technique double alors que la consommation des biens qu'il produit n'augmente pas, ce secteur libère des effectifs qui peuvent être mobilisés par d'autres qui en ont besoin, ou nourrir le chômage si tel n'est pas le cas. C'est dans la nature même du capitalisme de créer ces déséquilibres et de s'en nourrir parce qu'ils ouvrent de nouveaux espaces pour l'innovation, de nouveaux marchés et de nouvelles opportunités de croissance.

Mais cela aura nécessairement une fin !

En effet, il faudrait être fou pour penser qu'une croissance infinie est possible dans un monde fini, et il faudrait être aveugle pour ne pas voir les signaux de saturation de plus en plus visibles que la terre nous renvoie. Que certaines grandes villes, certains jours de l'année, pour lutter contre la pollution de l'air, interdisent à la moitié des véhicules à moteur de circuler sur leur territoire, voilà quelque chose que je n'aurais jamais imaginé possible quand j'étais jeune.

Mais cela n'empêche pas le monde politique et économique de continuer à courir après la croissance.

Tout notre système social, économique, politique, culturel semble organisé pour produire plus demain qu'hier. La croissance est certes un problème, mais nous en avons aussi fait la solution paresseuse des difficultés sociales et économiques de notre époque : elle multiplie les biens et les services, soutient l'emploi, favorise le financement de l'action des pouvoirs publics, facilite les négociations sur la répartition des revenus, etc. Elle trouve donc des soutiens multiples à tous les niveaux de la société. La croissance et le productivisme qui la soutient ne sont pas qu'une idéologie. Il ne suffit pas de les dénoncer pour qu'ils s'arrêtent. Ce qui s'est épanoui pendant 200 ans ne se détricotera pas en 10 ans.

En fait, ce qui me semble en question aujourd'hui, ce n'est pas tant le discours politique ou économique sur la croissance, que la capacité technique dans laquelle on est de poursuivre des gains de productivité significatifs. Autrement dit, le moteur de la croissance qu'est le progrès technique est-il toujours aussi actif ? S'il ne l'est plus, les solutions imaginées pour doper la croissance feront long feu.

Effectivement, les experts s'interrogent, semble-t-il, pour savoir si la révolution numérique aura le même impact sur la productivité du travail que les précédentes

Oui, mais ceux qui débattent de cette question sont souvent des économistes. Ils passent donc toujours par des évaluations monétaires. Il serait préférable de disposer de monographies sectorielles prospectives établies par les ingénieurs et techniciens des secteurs concernés qui ne porteraient que sur la productivité technique apportée par le numérique à leur activité productive.

Concrètement, dans les grands secteurs économiques comme l'agriculture, la chimie, la métallurgie, les transports, la construction ou les services, quels sont les gains de productivité matérielle attendus du numérique ? Leurs ordres de grandeur sont-ils comparables aux gains des révolutions techniques précédentes qu'ont été la maîtrise de la vapeur, le développement des moteurs à explosion ou de l'électricité et les systèmes mécaniques ou automatiques qu'ils mettaient en mouvement dans toutes les branches d'activité ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il est plus facile pour les pays moins développés de rattraper les productivités acquises par les pays les plus en pointe, que de se situer, comme eux le sont, sur le front technologique où tout reste tous les jours à inventer. Les croissances les plus impressionnantes sont celles qu'obtiennent les pays en retard, comme l'Europe pendant les Trente Glorieuses ou la Chine aujourd'hui, et non pas celles des nations qui ont déjà engrangé ces productivités.

Mais qu'est-ce qui nous fait ainsi courir vers le toujours plus ?

Pour le philosophe Heidegger, alors que la technique artisanale est inoffensive, simplement productive, la technique moderne est « arraisonnable » : elle arrête la nature, l'étudie, la soumet à la raison humaine. Pour elle, la nature, au nombre de laquelle il faut compter l'homme, n'existe plus que

comme fonds toujours mobilisable pour une fonction utilitaire. Elle est inquiétante et provocante, elle « secoue la terre ».

Je partage ce diagnostic, mais il est très démobilisateur car il semble faire de la technique moderne une idée qui se déploierait toute seule. Or beaucoup contribuent très concrètement à son développement. En outre, la technique moderne n'est pas qu'un danger, elle est aussi porteuse de bienfaits incontestables. Ce qui arraisonne le monde, c'est sa combinaison avec le productivisme, le fait qu'elle soit mobilisée à son service.

Pour Heidegger, le sujet de la technique n'est pas l'homme, qui est simplement commis par elle. Je pense que cela s'applique également au travail.

Tu parles, j'imagine, du travail dans son sens collectif. Mais si ce n'est pas l'homme qui est le sujet du travail, où est-il ce sujet ? Y en a-t-il un d'ailleurs ?

Travailler, c'est s'inscrire dans un monde d'altérité, car c'est toujours faire-pour-des-tiers : sa famille, des amis, des clients, des usagers... C'est faire-à-la-demande-de, la leur ou celle de leur médiateur qu'est l'entrepreneur et qui vit de cette médiation. Travailler, c'est donc servir d'autres que soi-même ; c'est appartenir au monde des hommes, de leurs besoins ou de leurs désirs ; c'est être relié les uns aux autres. Mais c'est aussi être relié avec les générations passées et futures – sous la forme des connaissances et des savoir-faire accumulés et transmis.

Dans l'acte productif humain, toute la société s'exprime. Il la suppose. Aussi, si je suis le sujet visible de mon travail, si je dispose de marges de manœuvre locales dans sa réalisation, c'est dans un cadre de contraintes et de déterminations qui me dépassent très largement et sont portées par la société humaine, bien au-delà des représentants directs que je côtoie. De mon travail, je ne suis que le sujet apparent et partiel.

Le sujet du travail, ce serait donc la société ?

Oui, mais notre mode de production se déploie et s'universalise depuis 200 ans. Il se développe au sein de générations humaines qui se succèdent et même chez des peuples qui n'en sont pas à l'origine. Aussi, parce que le phénomène s'inscrit dans la durée et se reproduit, plutôt que de société, je parlerais d'une civilisation technico-productiviste.

Elle s'est formée progressivement en Europe occidentale à partir de la fin du Moyen-Âge. Elle est le foyer commun où se sont alimentés le capitalisme, puis son opposition communiste. Je la qualifie de technico-productiviste car elle fait du développement technique et de la productivité du travail ses deux finalités matérielles.

L'idée de travail, sa conception même, sa valeur, la manière de le faire, son intensité, le rapport à la nature qui lui est autorisé... bref, tout ce qui le définit et le dessine, ce que je propose d'appeler – en jouant sur le double sens du mot – le patron du travail, ce n'est pas l'homme, mais une civilisation. C'est elle qui donne le mot – ou pas –, qui donne son sens et définit le cadre de l'exercice.

Le patron technico-productiviste qui est le nôtre, nous l'intériorisons, si bien qu'il ne nous apparaît même plus comme tel, alors qu'il ne se cache pas, qu'il est même omniprésent.

Si le sujet du travail, c'est une civilisation, il est impersonnel. C'est au fond comme si il n'y en avait pas.

Tu as raison. On pourrait ici reprendre l'idée formulée par le philosophe Louis Althusser à propos de l'histoire, qu'il qualifie de « processus sans sujet ni fin ».

L'idée de « changer le travail » afin qu'il devienne un rapport mesuré et soutenable d'exploitation de la nature et un facteur d'épanouissement des hommes, si elle est conçue comme un objectif à la main de l'homme, doit être abandonnée car elle n'est qu'une illusion : il n'y a pas d'acteur identifiable qui pourrait en être le maître d'œuvre. Comme le souligne avec justesse Althusser, les hommes agissent dans l'histoire en tant que sujets, mais il n'y a pas de sujet de l'histoire. Si les civilisations changent ou disparaissent, c'est par des chemins multiples et souvent indiscernables au présent, par la coopération et le conflit entre classes ou groupes sociaux, par des initiatives et des inerties individuelles et collectives, des basculements idéologiques, le bruit et la fureur... Cela est désespérant pour ceux qui, adeptes de la pensée magique, sont si impatients du résultat auquel ils aspirent, qu'ils voudraient que dire suffise à faire. Mais il est peut-être une manière d'agir dans l'histoire, sans se désoler des limites de l'action organisée ou de sa lenteur, en s'inspirant des leçons du travail bien fait, c'est-à-dire en s'attachant aux moyens avec la conviction au cœur que c'est en eux que réside déjà la fin.

Pour une civilisation de la nature habitée

Mais si le travail tel que nous l'avons conçu nous met aujourd'hui en danger, qu'est ce que les hommes peuvent faire ?

Nul ne sait comment on passe d'une civilisation à une autre. On le constate simplement quand c'est fait. Il est alors toujours loisible – et intellectuellement confortable – d'identifier les raisons crédibles qui peuvent expliquer ce changement. Mais si nul ne connaît, dans l'action, les chemins de ce dépassement, sa première étape en revanche est bien connue. Un changement, quelle que soit son ampleur, a pour condition de réalisation une évolution des esprits qui conduit à le considérer comme souhaitable et faisable. C'est ce rôle qu'ont joué par exemple les Lumières, au XVIII^{ème} siècle : elles ont servi de terreau commun aux révolutionnaires américains ou français et aux économistes classiques.

Aussi, ce que les hommes peuvent faire, c'est déjà d'essayer de porter un regard lucide sur les phénomènes sociaux et écologiques dont ils sont les témoins de plus en plus directs, sur leurs causes et de débattre dans la sphère publique sur la meilleure manière de les traiter.

C'est déjà le cas en France, lors des rendez-vous politiques électoraux par exemple

Et l'on voit bien combien le débat est difficile, combien d'oppositions il génère. Le contraire serait étonnant. La vie publique est faite d'intérêts contradictoires et de passions, médiocres ou magnifiques. La raison peut avoir du mal à se faire entendre. Mais comme le remarquait Socrate, ce n'est pas parce que la passion domine les hommes qu'ils ne sont pas fils de la raison et que leur père doit cesser de leur parler.

Les arguments les plus massifs renvoyés à ceux qui souhaitent explorer de nouvelles voies, c'est que ce n'est pas sérieux, gestionnaire et responsable. Il y a en effet un certain confort intellectuel à se laisser porter par le réel tel qu'il va et se targuer ainsi d'être réaliste, ce qui serait en politique la vertu suprême. Mais lorsque le réel lui-même n'est pas raisonnable, qu'il met en péril, à terme, la vie humaine, celle des générations futures, c'est l'utopie qui doit prendre sa place. C'est elle aujourd'hui qu'il faut réhabiliter.

« Dessine-moi donc cette utopie » pourrait te demander le Petit Prince

Oui, et il me le demanderait après avoir visité la quatrième planète, celle du business man, affairé à compter les étoiles. Un homme sérieux s'il en est.

L'Utopie, depuis Thomas More, est devenue un genre politique qui décrit avec moult détails la vie des Utopiens. Je ne m'inscris pas dans cette veine; elle suppose une imagination que je n'ai pas, et je ne suis pas sûr que ces détails soient très convaincants.

En revanche, ce qu'il est possible d'indiquer, c'est ce que devrait être la civilisation du futur. On peut en effet nommer ce qui la distinguerait de la civilisation technico-productiviste dans laquelle nous baignons. Ce serait une **civilisation de la nature habitée**. Dans la première, la nature est résorbée au sein de la société. Elle y disparaît même pour ne devenir qu'un simple outil au service de l'homme, mis en danger par son action, sa volonté de puissance. Dans l'autre, l'homme et la société sont parties intégrantes de la nature et ne s'opposent pas à elle. Ils sont la nature. C'était le cas de toutes les

civilisations qui nous ont précédés, qui d'une certaine manière marchaient toutes « pieds nus sur la terre sacrée », selon la belle expression d'un chef Sioux au début du XX^{ème} siècle.

Nous ne connaissons plus aujourd'hui de nature sauvage mais seulement hybride, à la fois naturelle et artificielle. La terre est devenue de part en part οἰκουμένη (oikouménè), c'est-à-dire habitée. Dans son sens originel, l'expression grecque désignait la terre cultivée par opposition au désert, ou la terre par opposition à la mer. Mais l'on doit désormais substituer la « nature » à cette terre car nous exploitons désormais aussi les lieux que nous n'habitons pas. L'enjeu contemporain est de bien vivre avec elle pour bien vivre d'elle, de nous y mouvoir en la préservant pour inscrire la vie humaine dans la longue durée. Cette civilisation déterminerait un nouveau rapport collectif de l'homme à son autre lui-même, et donc de l'homme au travail. Elle ne suppose aucune régression des connaissances humaines, scientifiques et techniques, mais seulement une nouvelle orientation de leurs usages pour les mettre au service de cette cohabitation vertueuse.

Ça c'est la destination, mais comment s'y rend-on ?

Dans un dialogue entre l'écrivain allemand, Ernst Jünger, héros de la première guerre mondiale, et Martin Heidegger, ceux-ci parlent de la « ligne » – en référence à la ligne de front. Cette ligne, c'est la zone limite dans laquelle s'est engagé depuis le XVIII^{ème} siècle l'Occident, puis la planète entière, d'exploitation intensive de la nature et de son arraisonnement par la technique. Franchir la ligne, ce serait abandonner la démesure et entrer dans une nouvelle civilisation, orientée vers le respect de la nature et l'épanouissement des hommes au sein même de leur activité productive.

Heidegger pensait que l'heure n'était pas venue de dépasser cette ligne car il y faudrait un nouveau Dire – il désignait ainsi la parole poétique. Il n'est pas sûr que ce soit l'arme appropriée pour nous introduire dans une nouvelle relation à la technique et à la nature. Il y faut évidemment d'autres moyens. En revanche, il se pourrait bien que ce nouveau Dire soit l'oiseau qui nous avertisse du franchissement de la ligne, son chant pouvant enfin se déployer grâce à l'effacement du discours calculateur et financier qui aujourd'hui domine tous les esprits et façonne nos actes.

L'idée est belle, mais comment la franchit-on cette ligne ?

Peut-être doit-on la franchir comme l'a été celle qui a conduit au capitalisme lui-même : en partant des entreprises.

La civilisation technico-productiviste n'a pas été pensée avant d'être mise en œuvre. Elle s'est installée progressivement dans le silence besogneux des ateliers. Il suffit de feuilleter la partie de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert consacrée aux « arts mécaniques », pour comprendre ce qui, au XVIII^{ème} siècle, était en train de se passer. On y voit un grand nombre de planches qui décrivent, gravure à l'appui, les ateliers, outils et machines qui existaient alors en France. Les promoteurs de cette entreprise éditoriale n'avaient pas l'ambition de recenser les procédés les plus en pointe, mais seulement de conserver la mémoire du patrimoine technique existant afin qu'il puisse être transmis aux générations futures. Ils s'étonnaient du mépris de leur siècle pour les arts mécaniques et pour leurs inventeurs : « Les noms des bienfaiteurs du genre humain sont presque tous inconnus, tandis que l'histoire de ses destructeurs, c'est-à-dire des conquérants, n'est ignorée de personne » déclarait ainsi Diderot dans le *Discours préliminaire* sur lequel s'ouvre l'*Encyclopédie*.

Ce n'est que lorsque la ligne a été franchie en Angleterre, que des économistes et des ingénieurs britanniques, comme Adam Smith, Charles Babbage ou Andrew Ure, ont cherché à théoriser les

conditions de la productivité. Ils l'ont fait à partir de ce qu'ils pouvaient observer de la division du travail et de la mécanisation dans les fabriques et les manufactures de leur pays.

Mais aujourd'hui, franchir la ligne à partir de l'entreprise, cela voudrait dire quoi ?

Lui donner une forme nouvelle.

D'un point de vue anthropologique, l'entreprise est une communauté humaine de production. C'est une organisation inscrite dans la durée qui rassemble, autour d'un objectif de production, une collectivité d'hommes ou/et de femmes équipée de moyens et dispositifs techniques, et dont les règles de répartition des produits qu'elle génère sont définies au préalable. C'est le lieu collectif d'expression du travail.

En tant que telle, elle existe depuis que les hommes existent. Au paléolithique, la chasse était une activité faite en groupe, par des hommes qui se concertaient régulièrement entre eux pour la mener à bien et qui avaient défini des règles de partage de ses fruits. De même devait-il en être de leurs autres activités productives, y compris domestiques. C'était déjà des entreprises.

En revanche, chaque époque adopte pour elle des formes d'organisation différentes, adaptées à sa civilisation du travail.

Ce qu'on appelle aujourd'hui « entreprise » n'a pas d'existence juridique. Le Droit commercial ne connaît que des « sociétés ». Ces sociétés rassemblent les propriétaires des moyens de production à qui sont reconnus le pouvoir de gouvernance sur l'entreprise et un droit de propriété sur les résultats de l'activité. Elles emploient des travailleurs qu'elles salarient, sur lesquels le Droit du travail leur reconnaît toute autorité en contrepartie de l'obligation de leur fournir du travail et une rémunération.

Les sociétés anonymes sont en France, la forme la plus représentative de la logique capitaliste. Elles sont détenues par des actionnaires qui en possèdent des parts. Propriétaire collectif de la société, ils ne sont pas pour autant propriétaire de l'entreprise-communauté, puisqu'ils ne sont que sa composante porteuse de capital. Mais dans leurs décisions, ils ne veillent qu'à leurs intérêts propres.

Et c'est cela qui pose problème...

Oui, car leur intérêt est d'obtenir les profits les plus élevés et de les pérenniser. C'est un système très efficace pour dynamiser sur tout le territoire les forces productives. Mais tous les autres intérêts, notamment sociaux et environnementaux deviennent secondaires. Leur prise en compte est soit imposée de l'intérieur par la composante salariée si le rapport de force le leur permet, soit par l'extérieur sous forme de lois ou de normes.

Ces régulations secondaires peuvent avoir une certaine efficacité, mais elles arrivent toujours après-coup, en réaction.

Il faudrait adopter une nouvelle forme qui fasse que les entreprises deviennent les instruments primaires d'une politique écologique du travail.

Que veux-tu dire ? Ce serait quoi une politique écologique du travail ?

C'est une politique qui vise à développer une **production naturellement soutenable**, c'est-à-dire qui favorise la reproductibilité de la vie sur une terre habitée, et sa diversité. Mais elle ne saurait se limiter à cet objectif ; elle devrait être en même temps un engagement au profit d'une **production**

humainement soutenable, c'est-à-dire un projet de libération du travail et de changement de l'organisation du travail subordonné.

Pourquoi en même temps ?

Parce que ces objectifs sont liés l'un à l'autre et qu'ils se feront en quelque sorte la courte échelle pour nous aider à franchir la ligne.

Le productivisme a trouvé son moteur dans un développement technique orienté vers le toujours plus et dans la rationalisation outrancière du travail. Il a produit ainsi des effets dommageables aussi bien sur la nature, sous forme de réduction de sa capacité à porter la vie, que sur les hommes, sous la forme d'usure et de mal-vivre.

C'est sur ce même couple qu'il faudra s'appuyer mais en en renversant la logique. Mettre le développement technique au service de l'amélioration des conditions de travail, c'est contribuer à faire du travail un lieu d'épanouissement et donc enrichir la vie d'une activité doublement bénéfique : pour ceux qui la réalisent et par les productions socialement utiles qu'elle génère.

Je vois bien la cohérence et l'intérêt qu'il y aurait à agir ainsi, mais comment convaincre des entreprises – pardon, des sociétés – à s'inscrire dans cette politique, à en devenir les instruments primaires ?

Cela n'est possible que si elles se transforment en entreprise, c'est-à-dire qu'elles intègrent dans leur gouvernance les autres parties prenantes. Concrètement, cela suppose que leur Conseil d'administration s'ouvre à des représentants des travailleurs qui seront porteurs des exigences d'amélioration des conditions de travail et à des élus locaux et des représentants porteurs des intérêts de la population, du territoire et de sa préservation.

La direction de l'entreprise, nommée par le Conseil d'administration, n'aurait plus pour seul but de satisfaire l'intérêt des actionnaires, mais d'assurer également une gestion naturellement soutenable de la production, tout en préservant la Qualité de vie au travail des salariés.

Ce serait évidemment un changement considérable qui suppose que se développent en parallèle de nouvelles approches et pratiques gestionnaires. Mais dans ce domaine, nous ne partons pas de rien. Je pense par exemple à cette nouvelle discipline, prometteuse, de gestion de la production, qu'est l'écologie industrielle.

L'écologie industrielle ? En voilà un bel oxymore !

Oui, mais c'est une contradiction dans les termes qu'il faut accepter si on veut penser un avenir industriel.

Son objectif est de réduire le plus possible l'impact sur l'environnement de la production industrielle. Pour cela, elle étudie les quantités de matière et d'énergie que mobilise un système productif dans son ensemble, depuis l'extraction des matières jusqu'à leur retour dans les processus biogéochimiques. Cette approche globale de la chaîne de production permet de dévoiler les leurre des études partielles. Par exemple, elle montre que la dématérialisation visible (le développement du numérique, les liaisons sans fil...) qui est parfois présentée comme une solution élégante aux problèmes écologiques nécessite en fait des infrastructures matérielles considérables et complexes, sources de consommation énergétique importante et de pollution.

L'écologie industrielle cherche à développer des écosystèmes industriels qui prélèvent des ressources naturelles et produisent des déchets en quantités les plus réduites possibles. Cela la conduit à préconiser des modèles productifs différents de ceux que nous connaissons. Elle promeut par exemple le développement de la location des biens ou leur partage qui permet d'accroître leur usage plutôt que celui de la propriété ; pour favoriser des cycles courts de réutilisation des biens et déchets produits et diminuer les transports, elle propose un développement économique diversifié sur une base locale, donc une relocalisation plutôt qu'une délocalisation ; elle remet en question la séparation des espaces de vie entre la production, l'habitation et le loisir, etc.

C'est une discipline récente qui a besoin d'affiner ses méthodes et est encore peu connue, mais elle sera fort utile lorsque les valeurs de respect de la nature et de pérennisation de l'activité humaine l'emporteront dans les esprits et dans les actes.

Et du côté des relations sociales, quelles innovations à ton avis seraient à promouvoir ?

Les mauvaises conditions de vie au travail naissent souvent du refus de ceux qui décident d'entrer véritablement en dialogue avec ceux qui les éprouvent et de les écouter, car ils obéissent à une rationalité productiviste qui leur apparaît relever de l'évidente nécessité, et donc de l'indiscutable. Aussi, une nouvelle gestion des conditions de travail suppose-t-elle d'abord une remise en question de la logique technico-productiviste. Dès que dans les entreprises seront pris en compte les objectifs de production naturellement et humainement soutenables, la pression sur les travailleurs baissera et le dialogue en sera nécessairement facilité.

Toutefois, les entreprises sont des communautés humaines complexes et différenciées. Les conflits d'intérêt, les controverses professionnelles et les divergences de point de vue subsisteront. Aussi sera-t-il utile de développer en leur sein des pratiques de dialogue démocratique permettant aux travailleurs non seulement de s'exprimer sur leur travail mais aussi de l'infléchir, avec le double souci de prendre en compte aussi bien les questions de l'efficacité productive et de la préservation de la nature que la question sociale.

L'écologie industrielle et le développement d'un dialogue authentique dans les entreprises peuvent certainement être des piliers d'une civilisation de la nature habitée. Mais je ne vois toujours pas comment on passe des entreprises d'aujourd'hui à celles de demain. Les sociétés commerciales actuelles, les multinationales notamment, ne vont pas s'y convertir d'un coup de baguette magique. Elles défendront bec et ongle leurs droits de propriété et leurs intérêts financiers.

Bien sûr, car nous sommes sur la ligne, le lieu où l'ancien dépérit au milieu des pousses du futur et en étouffe encore la croissance.

Je ne sais pas comment cette transformation aura lieu, mais l'histoire nous montre que ce qui paraît impossible peut soudainement le devenir. Ainsi, à l'issue des guerres mondiales, pour faire face aux exigences de la reconstruction et à l'endettement massif des Etats, des gouvernements ont pu décider de prélèvements massifs, quasi-expropriateurs, sur les patrimoines les plus élevés. Qui aurait imaginé cela à la Belle Epoque ?

Ce que je sais en revanche, c'est que si les conflits sociaux ou politiques se résolvent par la force et par la négociation, la nature elle ne négociera pas. Elle manifestera sa puissance, bien supérieure à la nôtre, sous des formes inédites. Soit nous trouverons une solution collective raisonnable – on appelle ça la transition écologique – soit nous ne la trouvons pas et il faudra faire face à de multiples conflits

et embrasements autour de l'appropriation des ressources matérielles et énergétiques et des migrations générées par le réchauffement climatique. Le plus probable, c'est qu'on aura un cocktail des deux, dans un mélange imprévisible.

Mais peut-être m'avancé-je trop. Cela n'est pas une prophétie. Les voies du futur sont heureusement plus ouvertes que ce que l'on peut prédire. Je ne voudrais pas que notre conversation te conduise à désespérer de l'avenir.

Ne t'inquiète pas pour moi. Je suis au contraire très heureux d'être jeune car j'ai bien envie de savoir comment nous la franchirons cette ligne !

© Michel Forestier, 2025

ISBN 979-10-982371-2-6

Michel Forestier

Manuel d'écologie du travail - Viatique pour les temps qui viennent

Ce livre est une synthèse des réflexions que je conduis sur la question du travail depuis 2000, date à laquelle je suis devenu directeur d'un organisme paritaire, l'Association Champardennaise pour l'Amélioration des Conditions de Travail.

Il se présente sous la forme d'une conversation dans laquelle j'ai évité toute technicité afin qu'il puisse être compris par le plus grand nombre. Aucune note de bas de page ne vient interrompre sa lecture. Toutefois, ceux qui souhaiteraient savoir d'où je tire mes arguments et mes exemples peuvent le faire en consultant le livre que j'ai publié en 2014 : [Le travail contre nature](#) et en circulant dans mon bloc-notes culturel qui lui a succédé : [Penser le travail autrement](#), accessible sur la toile.

J'autorise tous ceux qui se trouvent en possession des deux fichiers de ce livre (dans la version avec son ISBN) d'en faire la diffusion qu'ils le souhaitent, à condition évidemment de respecter le droit d'auteur, c'est-à-dire de n'apporter aucune modification à ces fichiers.

Je suis disponible pour assurer une présentation de cet ouvrage et mettre en débat ses thèses auprès des organisations syndicales patronales ou salariales qui le souhaiteraient, ou de toute autre organisation qui s'intéresse au monde du travail.

Ce livre n'est pas à vendre, il est à partager. Il peut être téléchargé gratuitement [en cliquant sur ce lien](#)

ISBN 979-10-982371-2-6

